

# FIGARO ILLUSTRÉ

ABONNEMENT ET VENTE  
Bureaux du FIGARO, 26, Rue Drouot

EDITEURS  
LE FIGARO MANZI, JOYANT & C<sup>ie</sup>  
26, Rue Drouot 24, Boulevard des Capucines

DIRECTION ET REDACTION  
24, Boulevard des Capucines



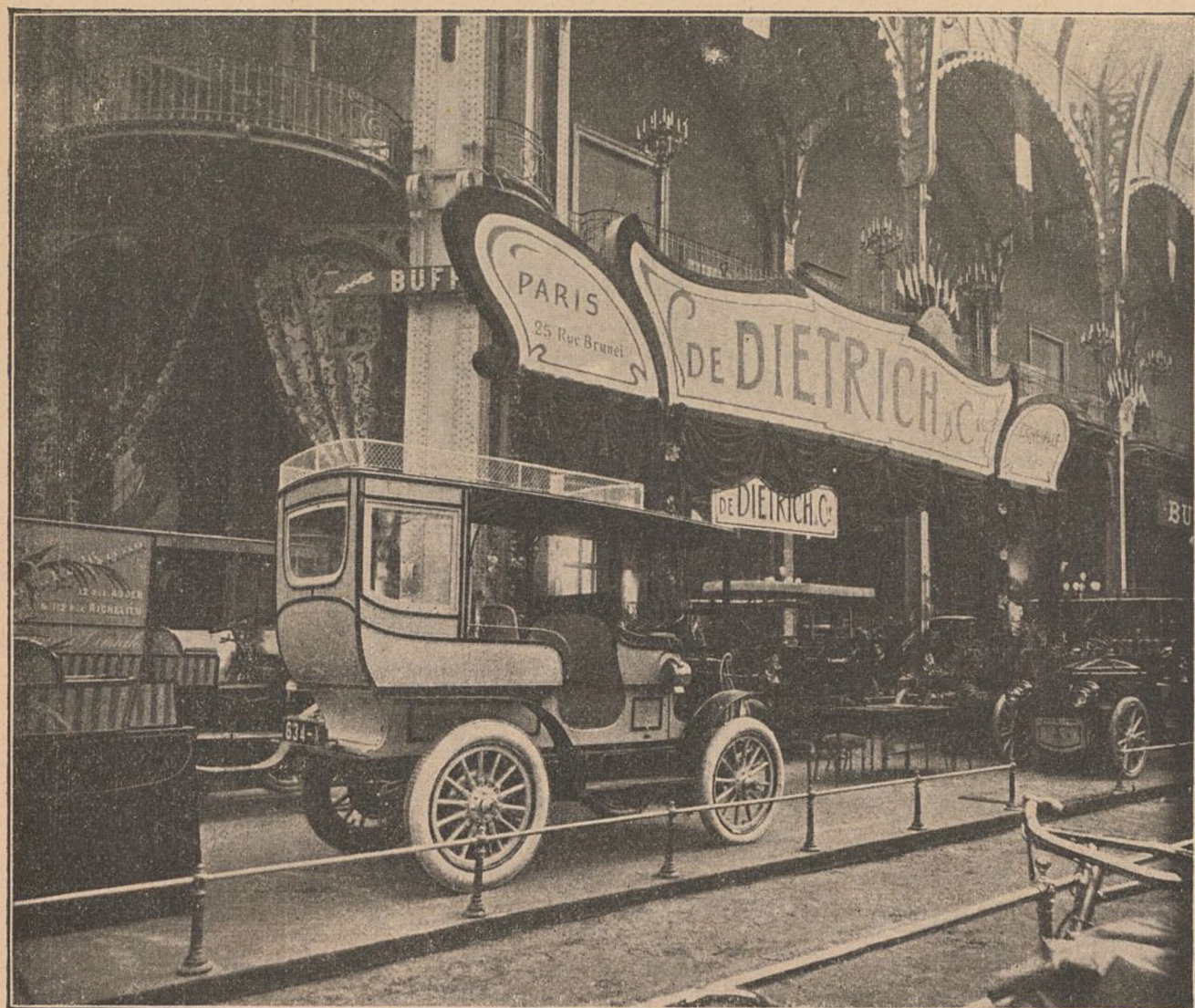
F.-H. KAEMMERER. — LE DÉPART POUR L'ÉGLISE



# Automobiles de Dietrich & C<sup>ie</sup>

GRAND PRIX, 1900

LUNÉVILLE



MAISON A PARIS : 25, Rue Brunel

# Chemins de fer d'Orléans

BILLETS D'ALLER ET RETOUR DE FAMILLE

Pour les STATIONS THERMALES et HIVERNALES des PYRÉNÉES et du GOLFE de GASCogne  
*Arcachon, Biarritz, Dax, Pau, Salies-de-Béarn, etc.*

TARIF SPÉCIAL G. V. N° 106 (ORLÉANS).

Des billets de famille de 1<sup>re</sup>, 2<sup>e</sup> et 3<sup>e</sup> classes, comportant une réduction de 20 à 40 0/0, suivant le nombre de personnes, sont délivrés toute l'année, à toutes les gares du réseau d'Orléans, pour les stations thermales et hivernales du Midi, sous condition d'effectuer un parcours minimum de 300 kilomètres (aller et retour compris), et notamment pour :

Arcachon, Biarritz, Dax, Guéthary (halte), Hendaye, Pau, Saint-Jean-de-Luz, Salies-de-Béarn, etc.  
DURÉE DE VALIDITÉ : 33 jours (non compris les jours de départ et d'arrivée)

## Excursions en Touraine, aux Châteaux des Bords de la Loire

ET AUX STATIONS BALNÉAIRES

De la Ligne de Saint-Nazaire au Croisic et à Guérande

TARIF SPÉCIAL G. V. N° 5 (ORLÉANS).

1<sup>re</sup> ITINÉRAIRE. . . . . 1<sup>re</sup> classe : 86 francs. — 2<sup>e</sup> classe : 63 francs.  
DURÉE : 30 Jours.

Paris, Orléans, Blois, Amboise, Tours, Chenonceaux, et retour à Tours, Loches, et retour à Tours, Langeais, Saumur, Angers, Nantes, Saint-Nazaire, Le Croisic, Guérande, et retour à Paris, via Blois ou Vendôme, ou par Angers et Chartres, sans arrêt sur le réseau de l'Ouest.

2<sup>e</sup> ITINÉRAIRE. . . . . 1<sup>re</sup> classe : 54 francs. — 2<sup>e</sup> classe : 41 francs.  
DURÉE : 15 Jours.

Paris, Orléans, Blois, Amboise, Tours, Chenonceaux, et retour à Tours, Loches, et retour à Tours, Langeais, et retour à Paris, via Blois ou Vendôme.

## VOYAGES DANS LES PYRÉNÉES

TARIF G. V. N° 105 (ORLÉANS).

La Compagnie d'Orléans délivre toute l'année des Billets d'excursion comprenant les trois itinéraires ci-après, permettant de visiter le Centre de la France et les Stations thermales et balnéaires des Pyrénées et du Golfe de Gascogne.

1<sup>re</sup> ITINÉRAIRE. — Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes, Bagnères-de-Bigorre, Montréjeau, Bagnères-de-Luchon, Pierrefitte-Nestlas, Pau, Bayonne, Bordeaux, Paris.

2<sup>e</sup> ITINÉRAIRE. — Paris, Bordeaux, Arcachon, Mont-de-Marsan, Tarbes, Pierrefitte-Nestlas, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Toulouse, Paris (via Montauban, Cahors, Limoges ou via Figeac, Limoges).

3<sup>e</sup> ITINÉRAIRE. — Paris, Bordeaux, Arcachon, Dax, Bayonne, Pau, Pierrefitte-Nestlas, Bagnères-de-Bigorre, Bagnères-de-Luchon, Toulouse, Paris (via Montauban, Cahors, Limoges ou via Figeac, Limoges).

DURÉE DE VALIDITÉ : 30 Jours (non compris le jour du départ).  
Prix des Billets : 1<sup>re</sup> classe, 163 fr. 50 ; 2<sup>e</sup> classe : 122 fr. 50.

2<sup>e</sup> Année — 1902

# LES MODES

2<sup>e</sup> Année — 1902

Revue mensuelle illustrée des Arts appliqués à la Femme

Publiée par GOUPIL & C<sup>ie</sup>, Éditeurs-Imprimeurs, MANZI, JOYANT & C<sup>ie</sup>, Éditeurs-Imprimeurs, Successeurs

**LES MODES**, après les preuves faites par les douze numéros de la première année, peuvent se passer de prospectus. Des chroniques parisiennes, dont le tour de philosophie sceptique et mondaine ne peut être donné que par Abel Hermant ; des revues de la haute société que Ferrari seul peut passer ; une suite d'enquêtes sur les peintres de la femme où, près des dessins inédits de Boldini, d'Hellen, de Flameng, de Lynch, de Shannon, de Glehn, etc., etc., se montre un texte de Robert de Montesquiou, de Frédéric Masson, de Henri Frantz ; des notes précises sur le Mobilier ancien et moderne, sur les Bijoux, les Éventails, les Dentelles, toute la parure de la femme, avec des textes de Roger Marx, Gabriel Mourey, Claude Dufloy, Tristan Destève ; des aspects de la femme, par Gaston Jollivet, saisis dans l'instantané de la photographie et du phonographe, au Bois, aux courses, à la mer, à Trianon, aux Chrysanthèmes ; enfin, et surtout, une copieuse moisson des toilettes que chaque mois ont inventées les grands couturiers, avec des descriptions qui font voir par Sybil de Lancey ; voilà ce que, chaque mois, ont donné **LES MODES** : chaque mois, près de quarante gravures en noir et en couleurs, d'une perfection sans égale, apportent tout le neuf et l'inédit de la Mode de Paris, **la Mode que l'on porte, LA MODE VIVANTE**, et, en fin d'année, les douze numéros forment un magnifique volume de près de 450 pages, ornées de quatre cents gravures, le plus complet tableau de LA VIE DE LA PARISIENNE AU XX<sup>e</sup> SIÈCLE.

L'Année 1901 } brochée en 12 numéros . . . . . 24 francs  
                          } un magnifique volume, relié toile, titre doré. . . . . 30 francs

Tarif de l'Abonnement : PARIS : Un An, 22 fr. — DÉPARTEMENTS : Un An, 24 fr. — ÉTRANGER (Union Postale), Un an, 28 fr.

Prix du numéro mensuel, 2 francs net ; Étranger, 2 fr. 50.

Abonnement & Vente : A l'Administration du Journal, 24, boul<sup>d</sup> des Capucines, PARIS, et dans tous les bureaux de Poste



Vingtième année.

JANVIER 1902

Deuxième Série — N° 142

# FIGARO ILLUSTRÉ

PARIS ET DÉPARTEMENTS  
Un an, 36 fr. — Six mois, 18 fr. 50

ÉTRANGER, *Union postale*  
Un an, 42 fr. — Six mois, 21 fr. 50

PUBLICATION MENSUELLE  
Paraissant le 2<sup>e</sup> samedi de chaque mois

TARIF SPÉCIAL POUR LES ABONNÉS  
Du *Figaro* quotidien



L. ROSSI. — GLISSEZ, MORTELLES !...

Ayuntamiento de Madrid



# Concours Photographique

## D'ART ET DE BEAUTÉ

Ce sont des Français qui ont inventé la photographie, qui l'ont perfectionnée, qui les premiers en ont tenté des applications artistiques; durant près de soixante ans, ils en ont conservé le monopole, y ont trouvé une source de fortune et un emploi de leurs talents. Il y a un demi-siècle, il n'y avait pas en Europe un photographe réputé qui ne fût Français.

Aujourd'hui la concurrence est universelle. Il n'est plus un pays qui n'essaie de suffire à ses besoins et qui ne tente même l'exportation de ses produits. Partout, mais moins en France peut-être qu'ailleurs, se fabriquent des appareils photographiques et trop souvent l'on est tenté de s'imaginer qu'il suffit de posséder un bon appareil pour s'improviser photographe.

Or, à présent, la **photographie doit être un art** et, par là, par la recherche des éléments et par l'application des principes de cet art, se distinguent ceux qui sont vraiment des artistes de ceux qui simplement manœuvrent le déclic d'un appareil, si perfectionné qu'il puisse être.

Est-ce à dire que les règles de cet art nouveau soient dès présent établies et qu'on puisse les appliquer selon une grammaire analogue à celle des autres arts? Ne faut-il pas penser plutôt que le métier semblant plus simple à acquérir, le résultat obtenu étant immédiatement tangible, la forme d'art y est d'autant plus difficile à trouver que l'on est plus tenté de se contenter d'une image telle quelle, pourvu que ce soit une image? La perfection des appareils et des procédés, loin d'avoir favorisé le développement de la recherche artiste, semble plutôt, au moins en certains pays, y avoir porté préjudice. On s'est attaché à la rapidité de la pose, à la surprise de l'instantané du mouvement, et de ce côté le progrès a été immense, mais il est presque uniquement mécanique. D'autre part, dans les tirages, on s'est efforcé pour faire de la photographie une imitation de la peinture en camaïeu, et ç'a été une sorte de peinture aux allures symbolistes, visant l'imprécis avec des appareils de précision, prétendant au clair-obscur, se plaisant au brouillard et semblant dédaigner ce qui pourtant s'établit comme la raison d'être artistique de la photographie, la ligne et le modelé. On poursuit de fugitives silhouettes, on aspire à une sorte de dessin au fusain ou aux deux crayons, que, par des artifices de tirage, on parvient à imiter agréablement, mais est-ce là le but que doit réellement se proposer la photographie? Son objet principal est le portrait, le portrait posé, le portrait représentation d'un être vivant dans les conditions les plus propices où il se puisse montrer.

Au portrait — et n'est-ce pas du portrait de femme qu'il s'agit d'abord? — il faut deux conditions essentielles : ressemblance et agrément, et ces deux conditions ne peuvent s'obtenir en photographie que par une étude attentive du modèle, sa pose raisonnée, un jour favorable, un décor ingénieux et une retouche discrète. De plus, les considérations techniques, trop souvent négligées, jouent un rôle d'une importance capitale, et s'il importe que les objectifs soient puissants et bien construits, il n'est pas moins intéressant que la mise au point, si difficile, surtout dans les portraits en pied, soit réglée avec justesse, que le temps de pose soit calculé de façon à obtenir tous les détails; enfin, que, dans les tirages, on revienne à ces veloutés qui forment en réalité un des agréments incomparables de la photographie.

Ces questions ne sont pas sans occuper dans le monde entier un personnel considérable d'amateurs et de professionnels, mais il convient de les rendre plus tangibles encore et de proposer des exemples qui puissent servir de modèles. C'est ainsi seulement, par une sélection raisonnée, que l'on établira les principes d'un art de la photographie et que l'on restaurera en particulier la forme du portrait. Mais pour que ces exemples se présentent au public de la façon la plus favorable et la plus sensible, n'est-il pas nécessaire que les modèles choisis soient les plus beaux qu'on puisse rencontrer et que, dans la façon de les saisir, l'artiste photographe cherche le plus possible à faire ressortir le caractère de leur beauté? N'est-ce pas par le *caractère* que se sont signalés les peintres illustres et n'est-ce pas là, tout ensemble, l'écueil où la plupart échouent et la palme suprême qu'atteignent quelques favorisés?

Les éditeurs du *Figaro Illustré* ont, depuis un quart de siècle, suivi de trop près les progrès de la photographie et ont peut-être assez contribué à ses applications industrielles pour ne pas voir avec regret cette sorte de décadence du portrait photographique et ne pas vouloir, dans la mesure de leurs forces, contribuer à l'arrêter.

Ils se proposent donc, durant l'année 1902, d'ouvrir aux amateurs et aux professionnels, sans distinction de nationalité,

## Un Concours Photographique d'Art et de Beauté

Les épreuves qui nous seront communiquées ne sont astreintes à aucune condition particulière de format ni de pose.

Ces épreuves devront seulement être inédites et représenter **une femme**, portrait en pied, tête ou buste. Sur ces portraits, le jury spécial en retiendra au moins vingt-quatre qui seront publiés, sans nom d'auteur, par le *Figaro Illustré*, de mars à décembre, dans le format du portrait que l'on voit à la page trois de ce numéro.

Les abonnés et lecteurs du *Figaro Illustré* seront appelés en dernier ressort à juger entre ces vingt-quatre portraits et trouveront à cet effet, dans le dernier fascicule de l'année, un bulletin de vote qui éveillera leurs souvenirs et facilitera leur choix.

Le portrait qui aura obtenu le plus de suffrages, au triple point de vue de la *Beauté du Modèle*, de la *Pose et de la Présentation* et de l'*Exécution photographique*, recevra une prime de **MILLE FRANCS**.

Toutes communications et demandes d'éclaircissements relatives au **Concours d'Art et de Beauté**, devront être adressées à la direction du *Figaro Illustré*, 24, boulevard des Capucines.





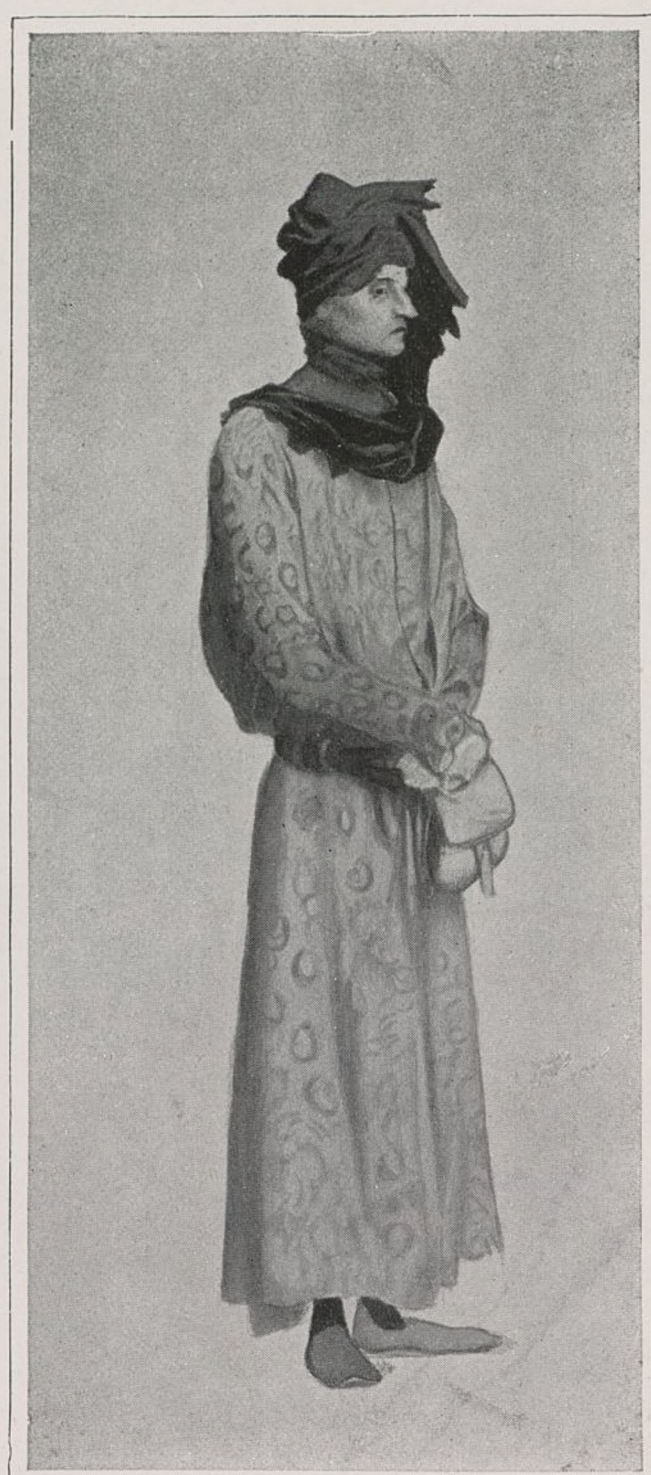
PHOTOGRAPHIE NADAR

MADemoiselle LOUISE BIGNON









F. GORGUET. — ÉTUDES POUR LA DÉCORATION DE L'HÔTEL DE VILLE DE DOUAI

## LA DÉCORATION DE *L'Hôtel de Ville de Douai*

On a remarqué bien des fois, en ces dernières années, combien sont peu nombreuses, en nos Salons et nos expositions, les grandes peintures d'histoire, et combien les artistes d'aujourd'hui, à part les quelques célèbres exceptions que l'on sait, semblent peu soucieux de s'illustrer dans ce genre. Beaucoup parmi eux paraissent répéter, avec le philosophe amer et désillusionné, que *tout est dit et qu'ils viennent trop tard*, et les grands exemples ne font que les décourager. Pour eux, notre peinture d'histoire a atteint son apogée avec quelques-uns de nos maîtres du XIX<sup>e</sup> siècle, et, parce qu'ils ont beaucoup regardé les splendeurs du *Sacre* de David ou les magnificences des *Croisés*, que Delacroix érige sur l'horizon en flammes de Constantinople, parmi les pourpres de l'incendie et les ors du couchant, ou quelques-unes des grandes peintures de Versailles, ils s'imaginent qu'il ne saurait plus, après ces grands hommes et ces grandes œuvres, y avoir de peinture d'histoire. Ils recherchent donc le plus souvent, dans leurs toiles décoratives, des sujets de pure imagination où leur fantaisie se donne un libre cours, suivant en ceci la grande impulsion donnée par Puvis de Chavannes à la fresque moderne.

Ce n'est que rarement que l'on voit une exception à cette règle dans la jeune génération des peintres français. En voici une toutefois, et non des moins intéressantes : c'est un ensemble de peintures que M. F. Gorguet a faites pour l'hôtel de ville de Douai, grand et respectable effort d'art qui aurait certes mérité

l'attention et obtenu le succès, s'il n'avait pas été exposé au Salon en une année un peu sacrifiée, celle de l'Exposition universelle.

Mais, avant de tenter ici une étude de cette œuvre, arrêtons-nous un instant devant le monument qui les contient et qui sollicite notre admiration. C'est un de ces vieux hôtels de ville gothiques analogue à ceux d'Ypres, de Bruxelles, d'Anvers et de la plupart des villes du nord de la France où le commerce fut florissant au moyen âge, monuments qui s'imposent par leurs trouvailles d'architecture, les ciselures de leurs façades, les dentelures légères de leurs clochetons et la masse puissante de leurs beffrois. Au XVIII<sup>e</sup> siècle, l'une des vastes salles de ce beau monument fut transformée dans le goût du jour, et les dorures, les coquilles et les boiseries du style Louis XV vinrent remplacer l'austère décoration du XIV<sup>e</sup> siècle. Assurément, cette collaboration de deux époques si différentes était une faute, mais transformer à nouveau cette salle en une salle gothique, comme l'a fait l'architecte M. Doumic, en était peut-être une aussi, déjà commise du reste à Saint-Germain où, sous prétexte de reconstitution, on a supprimé un charmant pavillon parce qu'il n'était pas dans le style général du monument. A Douai, beaucoup eussent préféré la salle Louis XV, encore qu'elle fût peu conforme au style général du monument, à une *reconstitution* accomplie par des hommes du XX<sup>e</sup> siècle. L'une était du moins l'expression du goût d'une époque, tandis que l'autre est forcément factice.



Ne nous en plaignons pas trop, toutefois, et sachons ne pas en vouloir à M. Doumic, puisque c'est justement à cette reconstitution que nous devons l'œuvre très intéressante de M. Gorguet.

Le peintre chargé de décorer cet ensemble de quatre grands panneaux, séparés entre eux par les portes de même dimension de la vaste salle, devait tout naturellement choisir une des pages de notre histoire se rapportant à la ville de Douai et concordant à peu près avec la date du monument. Ce *xiv<sup>e</sup>* siècle, assombri par des guerres continuelles, lui fournissait assez peu de sujets satisfaisant à ces diverses nécessités, et ce ne fut qu'après de longues et patientes recherches que M. Gorguet trouva le motif de son œuvre dans ce passage de *la Chronique de Douai*: « Le roi Jean fit sa première et solennelle entrée le 4 mai 1355; il vint d'Arras accompagné des archevêques de

Sens et de Rouen, des ducs Pierre et Jacques de Bourbon, des seigneurs de Tancarville, d'Andrehem, de Carniam et de Saint-Venant, et d'une nombreuse suite de prélats et de princes. Ceux de Douai, juges et échevins, vinrent au-devant du cortège portant un château fort qu'ils offrirent au Roi. »

Nous sommes donc en 1355, à la veille des grands désastres de la guerre de Cent Ans, où la fortune de la France sombrera pour un temps, quelques années avant la bataille de Maupertuis, qui verra l'écroulement de cette brillante cour, et où le Roi sera fait prisonnier. Ce prince, prodigue et généreux, n'aimant que les parades, les tournois et les batailles, toujours entouré d'une cour nombreuse de gentilshommes, de chevaliers, qu'il s'était attachés en les affranchissant de leurs dettes, offrait au peintre un sujet excessivement pictural.

Il lui suffisait d'évoquer cette procession royale, et de

rester fidèle, dans les costumes et les armes de gentilshommes, dans le harnachement des chevaux, dans les détails d'architecture des maisons à la plus scrupuleuse vérité historique. Mais là résidait justement la difficulté exceptionnelle du sujet; là réside aussi le mérite de l'œuvre.

L'artiste qui aborde un sujet comme celui-là, où l'exactitude devient une nécessité primordiale, devra avant tout se défier de son imagination et la « *reine des facultés* » pourra devenir ici le plus grand des dangers s'il ne procède avec une extrême réserve et s'il ne la subordonne pas à la documentation rigoureuse.

M. Gorguet était d'ailleurs tout préparé par ses qualités autant que par ses goûts à une œuvre de ce genre, car c'est un talent plutôt réfléchi que spontané et traditionnel plutôt que novateur. Il se rattache directement aux artistes italiens du *xv<sup>e</sup>* siècle, et son *Entrée du Roi Jean* n'est pas sans quelque parenté avec le *Cortège des Rois Mages* de Benozzo Gozzoli qui orne la chapelle du Palais Ricardi à Florence. M. Gor-



F. GORGUET. — JOYEUSE ENTRÉE DU ROI JEAN DANS LA VILLE DE DOUAI  
Décoration pour la salle gothique de l'hôtel de ville de Douai





JOYEUSE ENTRÉE DU ROI JEAN DANS LA VILLE DE DOUAI  
*Décoration pour la salle gothique de l'Hôtel de Ville de Douai*













JOYEUSE ENTRÉE DU ROI JEAN DANS LA VILLE DE DOUAI  
Décoration pour la salle gothique de l'Hôtel de Ville de Douai



guet est l'un de nos artistes contemporains qui connaît le mieux l'Italie. Il a étudié et copié non seulement les peintures consacrées connues, telles que les fresques du Campo Santo de Pise, de Santa Maria Novella ou de Santa Croce à Florence et toutes les œuvres immortelles de Pérouse, d'Assise, les Sodoma de Sienne et les Giotto de Padoue... mais il a tenu aussi à se familiariser avec les trésors d'art moins explorés de ces petites villes dont Paul Bourget a si admirablement célébré le charme dans ses *Sensations d'Italie*. A Lucques, à Pistoie, à San Gimignano, M. Gorguet ne fait que se pénétrer davantage des quattrocentistes et dans certaines de ses petites œuvres peintes d'après les maîtres il est arrivé à s'identifier très profondément à la manière de Fra Angelico, de Piero della Francesca ou de Gentile da Fabriano.

S'il avait fallu peindre sur les murs de l'Hôtel de Ville de Douai un épisode des guerres d'Italie, des règnes de Charles VIII, de Louis XII et de François I<sup>er</sup>, M. Gorguet aurait eu à sa disposition des documents nombreux. Il aurait trouvé à la Bibliothèque Nationale des manuscrits et des gravures donnant une idée très précise des costumes et des mœurs de l'époque, et dans les musées de France ou d'Italie les armures elles-mêmes de ses personnages.

Satâche était plus difficile ici, et les sources auxquelles il pouvait puiser étaient moins nombreuses et moins certaines. Du moins M. Gorguet a-t-il feuilleté et étudié tous les auteurs capables de le renseigner. Avec un crayon alerte il a noté en d'innombrables gravures tout ce que les archives de Paris et de Douai pouvaient lui fournir. Durant de longues séances à la Bibliothèque Nationale et au Cabinet des estampes, il a relevé les sceaux et les armoiries des seigneurs qu'il fait figurer dans son cortège. *La Messe de Rohaut de Fleury* lui fournit de précieuses indications sur les dignitaires de l'Eglise qui accompagnaient le Roi. Enfin, il se pénètre de l'ouvrage sur le *Costume* par Viollet-le-Duc, et la *Notice sur le costume de*

guerre du Musée d'artillerie (où il trouve celui du roi Jean) n'a plus de secrets pour lui.

Voici donc reconstruite, après de patientes et laborieuses recherches et un nombre infini d'études préparatoires à l'aquarelle, toute cette brillante cour de Jean le Bon. L'œuvre du chercheur est terminée, examinons maintenant celle du peintre, et voyons ce qu'il a su faire de ces documents.

En commençant par la gauche, nous trouvons tout d'abord un premier panneau où M. Gorguet représente les gens de Douai venant à la rencontre du Roi. Ils forment un groupe serré d'échevins, de juges, de bourgeois et de moines qui se sont massés devant la seconde porte de la ville, auprès d'un vieux donjon qu'égayent des guirlandes de fleurs et des tapisseries. Sur les grands manteaux, les collets d'hermine mettent leur note claire, toutes les figures sont recueillies, et plusieurs notables de la ville tiennent entre leurs mains les parchemins et les placets



F. GORGUET. — JOYEUSE ENTRÉE DU ROI JEAN DANS LA VILLE DE DOUAI  
Décoration pour la salle gothique de l'hôtel de ville de Douai

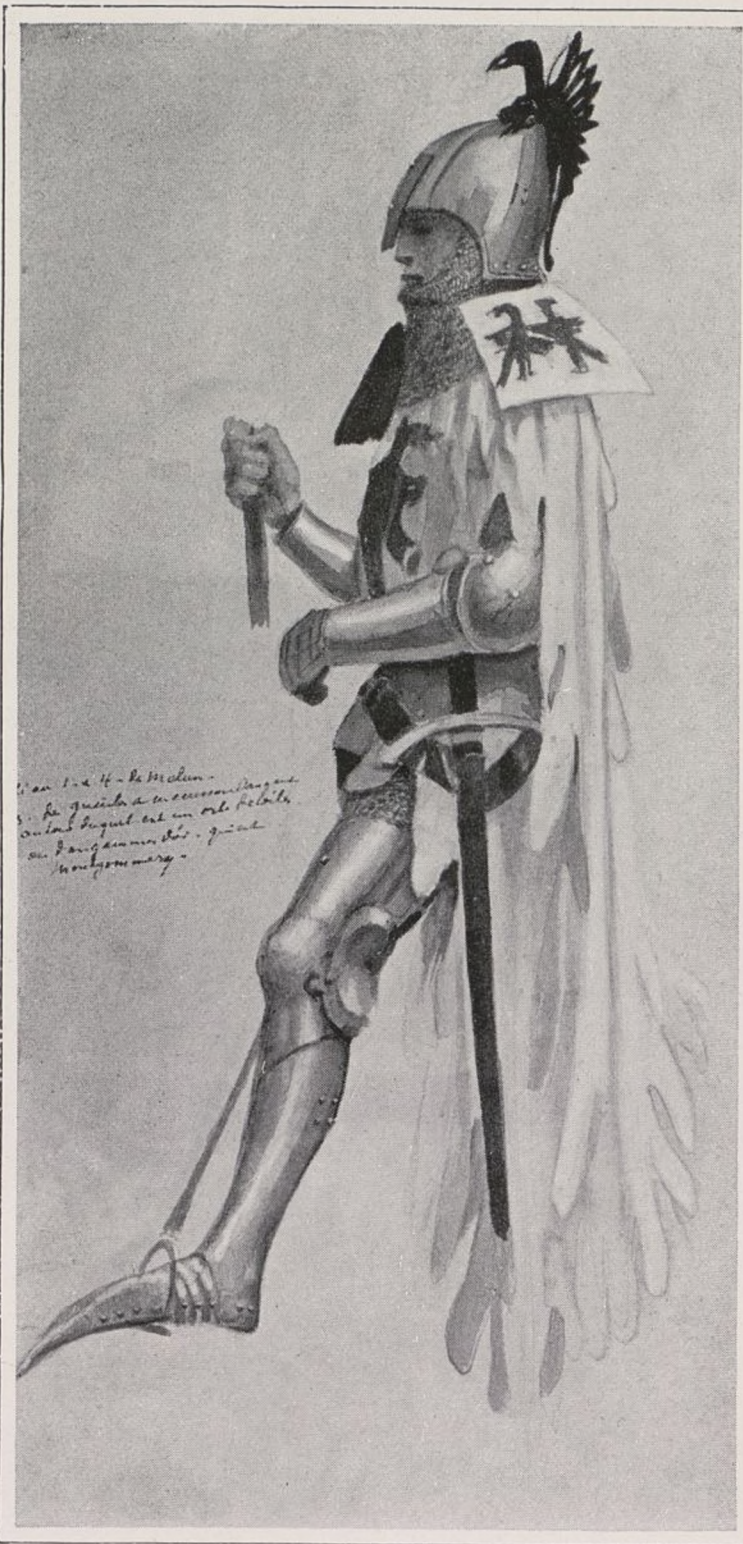


qu'ils remettrent au Roi. Derrière eux, deux hommes à cheval sont arrêtés sous la lourde porte en ogive, et l'un d'eux porte un petit château fort qui symbolise la soumission de la ville à son souverain.

Le second panneau est la partie principale de l'œuvre, et toute l'attention s'y concentre. Précédé de l'archevêque de Rouen qui marche, mitré et la crosse en main, et revêtu de ses plus riches ornements sacerdotaux sous un dais brodé à ses armes, voici le Roi, tête nue, montant un grand cheval blanc qui disparaît tout entier sous sa riche couverture de brocart parsemée de fleurs de lis. Jean le Bon porte son costume favori, la lourde armure de bataille, aux longs éperons acérés, avec à ses côtés sa grande épée à deux tranchants dont il saura user avec tant de bravoure à la bataille de Maupertuis jusqu'à l'heure où, comme le raconte le vieux chroniqueur : « le Roi se vit en un dur parti, et aussi que la défense ne lui valait rien... » Derrière le Roi chevauche l'un de ses chevaliers favoris, le duc de Tancarville, qui porte un petit fanion aux fleurs de lis, et du haut des fenêtres aux lourds vitraux de plomb, les bourgeois de Douai regardent curieusement le défilé des chevaliers bardés de fer que M. Gorguet a égayé d'un charmant groupe de femmes dont les blancs hennins flottent au vent, et qui sèment des fleurs sous les pas des chevaux.

Dans le troisième panneau c'est encore la suite de la chevauchée; ce sont les gentilshommes aux durs profils, revêtus de leurs cuirasses et montés sur de puissants chevaux. S'ils ne portent pas encore les casques à hauts plumets du siècle suivant, si leurs gorgerins ne sont pas encore damasquinés, ils n'en sont pas moins superbes et imposants dans leur force massive.

L'un d'eux, le seigneur d'Andrehem, que le peintre a placé de profil au milieu du panneau, nous apparaît bien comme le type d'un chevalier au XIV<sup>e</sup> siècle. Son gantelet de fer serre solidement le long fléau d'armes cerclé de viroles dont il se servit lorsque, à la bataille de Maupertuis, il chargea seul l'ennemi en avant du front



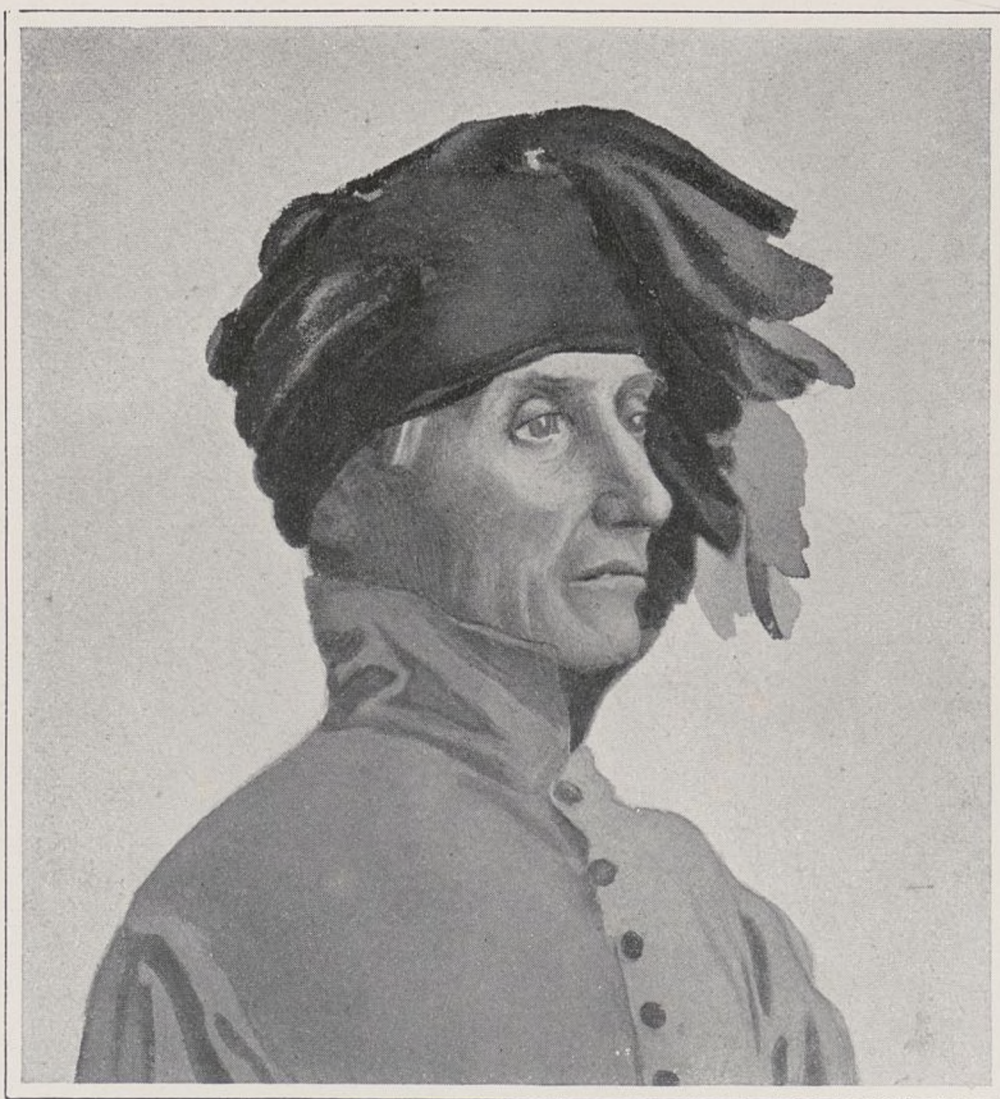
F. GORGUET. — ÉTUDE POUR LA DÉCORATION DE L'HOTEL DE VILLE DE DOUAI

de la cavalerie française et fut la première victime de cette sanglante tuerie. *Cuisards*, *genouillères* et *grevières* abritent ses jambes. Un *haubergeon* ou chemise maillée, qui, dans les corps à corps, protège le buste contre les coups de dague, couvre sa poitrine, sous le grand manteau blanc d'où sortent les *brassards* et les *coudières*. Sur la tête il ne porte plus le *heaume* qui fleurissait sous Philippe Auguste, mais un *cabasset*, lourde calotte à bords rabattus. M. Gorguet s'est plu, du reste, à faire porter aux seigneurs qu'il représente, des casques de formes diverses, qui étaient sans doute également employés vers le milieu du XIV<sup>e</sup> siècle. Ainsi l'un des ducs de Bourbon est coiffé d'un *bacinet* dont la forme est plus pointue, et tel autre seigneur d'un *chapel de fer* aux bords écartés. Tous ces chevaliers montent de lourds chevaux d'armes, des *grands chevaux* dont on se servait seulement pour la parade et la bataille, tandis qu'on usait plutôt pour voyager des *courtauds* ou *courserots* qui étaient meilleurs trotteurs.

La composition du quatrième panneau était assez difficile à trouver. M. Gorguet eut l'idée fort ingénieuse, afin de varier encore plus l'apparence de sa grande décoration, d'y faire figurer le chef de la Milice de Paris, qu'il a supposé avoir accompagné le Roi, ce qui est fort plausible, encore qu'aucun document n'en fasse foi. Celui-ci s'avance à cheval, entouré d'hommes d'armes, dont

les arbalètes, les hallebardes, les dagues, les cottes de mailles tranchent assez heureusement avec l'armement et le costume des chevaliers qui les précèdent et complètent mieux encore cette œuvre qui est d'un intérêt si vif et d'une documentation si heureuse. Grâce à la justesse de celle-ci M. Gorguet arrive à nous donner, avec une extraordinaire précision, la vision de ce que pouvait être la cour d'un Roi de France au milieu du XIV<sup>e</sup> siècle. Par la sûreté de son érudition et la minutie de son dessin, il atteint à la force expressive de ces vieux enlumineurs qui sauvent de l'oubli toute la jeunesse et la beauté de l'histoire...

HENRI FRANTZ.



F. GORGUET. — ÉTUDES POUR LA DÉCORATION DE L'HOTEL DE VILLE DE DOUAI





Enveloppées de leur lourd manteau, deux Petites sœurs des Pauvres. (p. 9.)

## LE PASSEUR



ÉTAIT la fin de la journée de Septembre, mais il y avait encore de la clarté sur le large fleuve tout vivant d'un courant rapide. Sur le chemin qui longeait la berge régnait une grande paix, et, dans l'atmosphère limpide, se détachait la silhouette des seules créatures humaines se mouvant dans le paysage désert.

Enveloppées dans leur lourd manteau noir, le capuchon encadrant leur visage, deux Petites sœurs des Pauvres se tenaient l'une près de l'autre; l'une déjà vieillie, petite et lourde, sa compagne, longue, fine, très blanche avec des taches de rousseur sur les joues, et des yeux presque verts, doux et charmants. Elles se consultaient l'air inquiet et embarrassé, regardant un bac long et plat attaché à un pieu, contre des marches de pierre qui allaient se dégradant dans l'eau. Un gamin tout chevelu et minable guettait avec elles, puis, de temps en temps, bondissait en arrière et ses pieds nus frappaient le sol dans une course désordonnée vers les chemins de traverse qui descendaient de la colline et qu'il sondait de son œil de jeune animal attentif; il revenait au bord de l'eau de la même allure précipitée, et criait de loin aux religieuses qui l'épiaient: « Je ne vois rien »...

Sœur Callista, qui était la plus jeune, s'agitait et demanda à l'autre sœur:

« Comment le père Bach a-t-il pu s'absenter? il avait promis de nous attendre bien sagement; pourvu, ma sœur, qu'il ne lui soit pas arrivé malheur! »

Le petit gars qui écoutait, et que l'expérience précoce avait rendu sagace, ouvrit sa grande bouche qui riait, et d'une voix sûre affirma:

« Que non... il aura été boire », et il fit le geste de vider une lampée.

Les deux religieuses s'entre-regardaient avec anxiété... Le jour baissait, et elles étaient bien lasses les pauvres filles; s'il leur fallait maintenant remonter quatre kilomètres jusqu'au bourg de

La B..., pour trouver un autre bac, ce serait dur; cependant on ne pouvait rester là indéfiniment, le père Bach ne revenait pas, il était urgent de prendre un parti.

La vieille sœur montrait une fatigue si évidente, quoiqu'elle fit bonne contenance et ne songeât pas à se plaindre, que sa compagne lui dit timidement:

« Si j'allais voir sur la route? ma sœur, et puis il y a une ferme là-bas sous les pommiers, peut-être trouverions-nous quelqu'un pour nous passer.

— Allez, ma sœur », acquiesça pacifiquement sœur Monique, résignée à tout du reste.

La petite sœur ne se fit pas répéter la permission; elle remonta la berge, et s'avança sur la route, précédée de Toine qui voltigeait devant elle en éclaireur. Il s'arrêta à une barrière entre deux haies; la sœur la poussa et pénétra sous l'allée de pommiers, très sombre à cette heure. Au fond, on apercevait dans le pré humide et vert une bâtisse écrasée. Un chien s'avança, flaira la religieuse, puis retourna sur ses pas; elle le suivit et aperçut une jeune paysanne marchant lentement, en berçant son enfant tout petit et emmaillotté; elle allait d'un mouvement lent et rythmique appuyant sur son visage celui de la petite créature que sa large main gauche rude et pâlie serrait contre elle. Elle s'arrêta devant la sœur, son visage calme et placide devenant stupide dans une interrogation maladroite. En quelques mots, la sœur eut tôt fait de dire leur aventure; la femme ne savait rien, n'avait rien vu... Si, cependant, une heure auparavant une charrette qui remontait vers La B...; peut-être le père Bach était dedans; peut-être non. Personne chez elle ne pouvait les passer, son homme n'était pas rentré.

« Mais, au château, ils ont un bateau, pas vrai, Toine? »

Toine rejeta la broussaille jaune de ses cheveux et répéta:

« Un bateau, oui sûr.

— Quel château? demanda sœur Callista.

— Le Val des Prés, pardi. »



Le nourrisson cria ; sa mère le changea de bras, et, voyant qu'il était réveillé et avide, se mit en mesure de défaire son corsage en disant :

« Il a soif. »

Au même moment la cloche de l'Angélus se fit entendre et la religieuse y répondit par un signe de croix, joignant ses mains pour la prière.

La jeune femme, comme si l'acte de nourrir son enfant lui donnait une vie nouvelle, s'avança d'un pas devenu plus rapide, maintenant son fils au sein, et marcha jusqu'à la barrière ; elle s'y pencha, et montrant du doigt à la religieuse un gros taillis d'arbres qu'on apercevait à gauche :

« C'est là, ils ont un bateau.

— Mais est-ce que c'est habité ? demanda sœur Callista.

— Pour sûr il y a un bateau ; Toine de la tête confirmait que oui.

— Bonsoir, Madame, et merci, dit la sœur doucement.

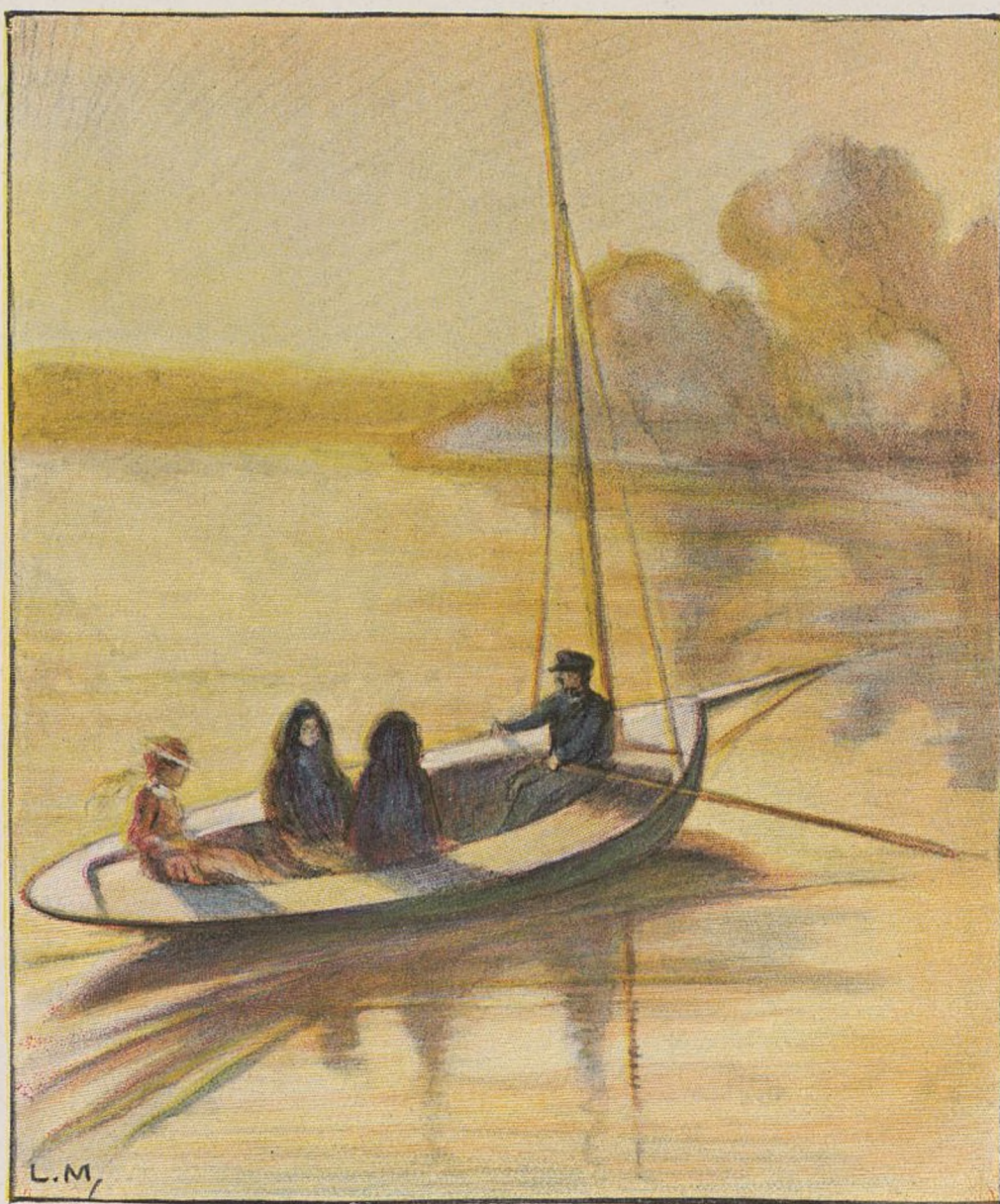
— Bonsoir, ma sœur, si je vois votre vieux je lui dirai. »

La sœur Callista rebroussa chemin presque en courant, le vent qui se levait faisait bouffer son grand manteau, elle ne le retenait pas, ne pensant qu'à rassurer sœur Monique.

Elle était cruellement inquiète, la bonne sœur Monique, non pas pour elle, mais pour le père Bach ; c'était leur enfant ce vieux, un de leurs enfants, et il lui était cruel de retourner sans lui à la communauté, et cependant que faire ? Les minutes passaient rapidement, la nuit allait venir complète, il était impossible d'être dehors, il fallait bien se décider cette fois. Elle se porta de son pas courageux et las à la rencontre de sœur Callista. Toine, fidèle à la mission dont il s'était investi, continuait à écouter le colloque, et elles, dans leur embarras et leur détresse, se trouvaient presque contentes de sa présence.

« Eh bien, dit bravement sœur Monique, il n'y a pas pour dix minutes de marche, et puisqu'ils ont un bateau au Val, on nous passera sûrement. »

Elles se mirent aussitôt en marche de leur allure régulière, échangeant leurs réflexions, étonnées que personne, au courant de leur quête de cette journée, ne les eût averties que le Val des Prés



*Le matelot eut vite fait d'amener la barque à rames... (p. 12.)*

était habité. Depuis cinq ans la maison restait à louer, au grand regret de sœur Monique qui, quèteuse enragée, regardait comme une perte sèche pour ses vieillards l'absence de châtellains à une habitation du pays. Déjà elle faisait remarquer à sœur Callista tout ce que la disparition du père Bach avait de providentiel, sans cela elles auraient manqué le château, et ce qui est manqué ne se retrouve pas. Sœur Monique toute ragaillardie par cette idée nouvelle soulevait son buste fatigué. Elles allaient vite, et bien-tôt elles furent à la grille fermée du parc ; habituées à trouver les grilles ouvertes, et ne voyant personne, sœur Callista fit quelques pas en avant, pour regarder par-dessus la haie basse qui séparait seule le domaine de la route, et le divisait de la berge fermée qui en faisait également partie. Au moment même, un petit bateau à voile qui glissait doucement s'arrêta ; un matelot sauta à terre, et, le bateau maintenu, une jeune femme et un jeune homme débarquèrent, et traversant la route se dirigèrent vers une

petite grille basse s'ouvrant dans le parc. Sœur Callista n'hésita pas ; elle apercevait du reste Toine précédant sœur Monique ; elle s'avança vers la jeune femme qui au premier mouvement dont elle comprit l'intention s'arrêta, le visage doux et courtois, et parlant la première :

« Est-ce que vous désirez quelque chose, ma sœur ? »

Toine, qui était déjà là, dit hardiment : « C'est pour le bateau. »

Et de sa voix nette, sœur Callista expliqua leur embarras.

Sœur Monique l'avait rejointe et s'excusait profusément.

« Seulement il est vrai que je suis un peu fatiguée, et ma sœur Callista a absolument voulu... »

— Mais comment donc, mes sœurs, mais trop heureuse, entrez d'abord vous reposer, je vous en prie.

— Merci, Madame, une autre fois (sœur Monique préparait sa quête), mais ce soir nous sommes véritablement pressées, et si Monsieur votre mari veut bien nous prêter son matelot... »



*Elles s'engouffrèrent sous la capote baissée. (p. 12.)*





*La châtelaine parut... (p. 13.)*



Le jeune homme qui s'était tenu à l'écart, s'avança, salua, et très poliment :

« Je vous ramènerai moi-même, mes sœurs, et je m'occuperai de votre bac, ne vous tourmentez pas. »

Il y eut entre les deux châtelains un échange de regards, et la jeune femme dit :

« Je vous accompagnerai également, je tiendrai le gouvernail, n'est-ce pas ? Maurice. »

— Comme vous voulez, certainement. » Il mit la clef dans la grille de la berge, invitant les sœurs à le suivre ; elles obéirent : sœur Callista silencieuse, sœur Monique déjà loquace, ayant trouvé à la châtelaine du Val des Prés une figure tout à fait à son gré et de bon augure. Le matelot eut vite fait d'amener la barque à rames, toute blanche et nette, d'y placer les coussins, et de tendre la main pour embarquer les deux religieuses ; elles prirent place aussitôt en face l'une de l'autre d'un mouvement docile et doux comme ramassées en un instant sous leur capuchon ; à l'avant le jeune homme s'assit ferme et droit, pendant que la jeune femme prenait d'une main légère les cordes du gouvernail ; les rames trempèrent vigoureusement et la petite embarcation pointa vers l'autre bord ; la lueur du couchant les enveloppait tous.

Il y eut d'abord un silence complet, puis sœur Monique réfléchit qu'il fallait absolument parfaire la connaissance ; elle raconta sa journée, nomma tous les châteaux où elles avaient été accueillies, espérant trouver un terrain de conciliation ; mais comme on l'écoutait sans autres réflexions que des commentaires banaux sur le temps et sur la fatigue, elle changea de tactique et invita cordialement la jeune femme à venir voir leur maison.

« Vous en aurez pour vingt petites minutes quand vous serez de l'autre côté, vous vous intéresserez à nos vieillards, j'en suis sûre, et Monsieur votre mari viendra aussi, j'espère ; notre Mère supérieure aura à cœur de le remercier, et vous Madame, car vraiment sans vous qu'aurions-nous fait ? »

— Je vous assure, ma sœur, que nous avons eu le plus grand plaisir à vous être utiles.

— Je le vois bien, Madame, cette rencontre est providentielle, le bon Dieu ne fait jamais rien inutilement, et moi qui m'impacientais... on ne se corrige jamais. »

Les jeunes gens se mirent à rire si gentiment, en se regardant avec une expression si affectueuse que la bonne sœur se prit à les aimer tout à fait.

Comme ils approchaient de l'autre bord elle demanda très simplement :

« Voulez-vous me dire votre nom ? s'il vous plaît, Madame. »

— Marie, ma sœur.

— Ah ! pas ce nom-là, votre nom du bon Dieu. Votre nom du monde ? »

Une petite hésitation, puis d'une voix un peu blanche la jeune femme murmura : « Madame Labaume. »

« Et quand vous viendrez chez nous, je suis sœur Monique, et ma sœur est sœur Callista. »

On atterrissait, l'obscurité était venue, et les deux religieuses, comme violemment ramenées au sentiment de la réalité, manifestèrent beaucoup d'agitation à la vue de leur petite charrette attelée d'un vieil âne.

« Ah ! on nous attend depuis longtemps, qu'est-ce qu'on pensera à la communauté ? Merci, Monsieur, merci, bonsoir, Madame, à bientôt. » Et recevant d'un rapide mouvement la généreuse offrande pour leurs vieillards et courant presque, elles se dirigèrent vers l'endroit où un autre vieillard les attendait, moitié endormi sous la capote baissée et sous laquelle, avec une vivacité extraordinaire, elles s'engouffrèrent : deux minutes après, leur attelage disparaissait à un coude de la route.

\* \* \*

La petite barque rebroussa chemin immédiatement et coula dans la nuit qui tombait ; puis, au-dessus des collines, la lune se leva, ronde et rouge comme un visage ironique ; l'eau toute frémissante était striée de lignes de clarté, le clapotement des rames, faible et lent, s'entendait à peine.

« Quelle tristesse de rentrer, dit la voix grave de la jeune femme. »

— Il est tard, mon amour, répondit son compagnon, ces bonnes sœurs vont te faire dîner à une heure indue.

— Ah ! Maurice, l'as-tu entendue, as-tu entendu ce qu'elle disait ?

— Oui, elle avançait l'avenir, voilà tout.

— Je le crois, mais j'ai peur, j'ai toujours peur.

— Folle, va. »

Il se mit à ramer plus fort. « Il faut que je me hâte, car ce soir j'ai promis d'être rentré vers dix heures. »

— Ah ! »

Engourdis par la paix profonde dans laquelle ils baignaient, ils se turent ; la jeune femme seulement levant de temps en temps vers le ciel étoilé un visage doux et un peu triste.

Une heure après, ayant diné hâtivement, ils se promenaient côte à côte dans le silence parfait.

« Je suis tourmentée, dit soudain la jeune femme : pourquoi n'ai-je pas répondu ? je crains d'avoir été imprudente ce soir, il me semble qu'il va nous arriver quelque chose. »

— Quelle idée ! Nous ne reverrons pas ces bonnes sœurs, et même si elles viennent et me demandent, tu diras que je suis sorti, voilà tout ; ne gâtons pas nos bons moments ; et il l'attira à lui et l'embrassa tendrement.

— Voyons, Marie.

— Ah ! Maurice, il est si triste d'être seule... quand je te vois partir !...

— Encore un peu de temps, ils sont si vieux, Marie, je crains de leur faire du mal, il faut me pardonner, ma chérie. »

Elle lui serra la main.

« Je comprends, mon ami, je comprends toujours ; tu as voulu que je vienne ici, je suis venue, mais est-ce sage, est-ce raisonnable ? »

— Il fallait bien nous voir, et qui saura jamais ? Pas eux ; de l'autre côté de l'eau on ignore tout ce qui se passe de celui-ci ; pas un paysan de ces parages ne me connaît de vue. Nous sommes si bien ici dans notre jardin fermé. Mon bateau est un prétexte à tout, et Jacques est absolument sûr... et puis s'ils apprenaient quelque chose, continua-t-il d'un ton impatienté, ma foi tant pis !

— Non, non, Maurice, notre mariage, il ne faut pas me perdre à leurs yeux.

— Sois tranquille, et l'heure venue quand la chose sera possible, puisque la loi nous force d'attendre, je saurai parler.

— Tu ne seras pas faible ?

— Marie, tu m'offenses.

— Ah ! ne dis pas cela ! »

Et comme l'horloge de la façade sonnait neuf heures — déjà, déjà — il la regarda alors, elle était exquise dans le mouvement passionné et tendre avec lequel elle se rattachait à lui, aussi d'une voix caressante il lui murmura : « Ma douce Marie ! bientôt je ne m'en irai plus... courage, amie... promets-moi d'être bien raisonnable, de très bien dormir et de penser à moi. »

— Je te promets, dit-elle, en lui jetant un regard triste presque de compassion, l'instant d'attendrissement était passé.

— Ne m'accompagne pas jusqu'au bateau.

— Si. »

Il la laissa faire, car il lui était agréable de la garder près de lui aussi longtemps que possible. Ils descendirent en silence vers la berge, se serrèrent la main avec violence ; et, comme le bateau s'ébranlait, il lui cria : « Rentre vite. »

Pendant un instant encore il la vit debout à la place où il l'avait laissée.

Sur l'eau les reflets de la lune apparaissaient comme de grandes fleurs aquatiques, et à d'autres endroits le fleuve était d'une pâleur froide. La jeune femme demeura là, immobile ; il lui semblait que son cœur était entraîné dans le sillon de la barque qui s'évanouissait dans la distance. Que tout était beau ! Les arbres de la rive se reflétaient dans l'eau avec une netteté et une douceur extrêmes ; la lumière de la lune donnait aux objets cet air de lointain et de déjà vu que la mort imprime aux visages humains ; les talus paraissaient comme phosphorescents, et même les pierres crépitaient presque de lueurs reflétées. Dans la magie des choses nocturnes, elle eut l'impression que toutes les réalités étaient évanouies et qu'elle demeurerait seule, abandonnée, sur ce rivage désert ; avec un grand frisson elle se reprit et rentra.

Derrière elle, elle entendit se fermer les portes, et puis, lasse, le cœur serré, elle se retrouva dans sa chambre. Pourquoi était-elle là, au milieu de ces choses non familières, dans cette grande maison isolée ? Elle aurait eu peur, mais son chien la regardait, et ses yeux vigilants la rassurèrent.

Depuis quelques semaines elle vivait dans un rêve délicieux ; quoi donc était venu troubler ce rêve ? Comment le contact avec ces deux humbles filles des pauvres avait-il jeté de l'angoisse dans ce cœur de femme éprise, sacrifiant tout depuis des mois à sa chimère ? Elle se mit à penser, à se rappeler, à chercher. La vie triste, la vie avec son mari était finie, rompue, et parce qu'elle l'avait voulu ; certes, elle ne la regrettait pas. Et lui, depuis combien de temps l'aimait-elle... comment avait-il pris peu à peu son cœur, son âme, sa vie ; comment le désir fou de s'en rapprocher lui avait-il donné le courage de venir s'installer sous un faux nom, dans un pays où elle était exposée à des rencontres ? elle n'avait compris que ce soir-là à quoi elle s'exposait.

Ils se mariaient, mais quand ? Maurice, depuis longtemps orphelin, élevé par ses grands parents qui avaient conservé sur lui l'habitude d'un joug étroit solidement établi dès l'enfance, serait sans force contre leur opposition, et il la pressentait terrible : épouser une femme divorcée, même cette femme eût-elle toutes les raisons pour elle ! A leurs yeux aucune différence de torts n'existait, la situation devenait identique, que le divorce fût prononcé au profit ou contre la femme, la nuance était égale, mais le divorce subsistait dans toute son horreur ; et elle



avait été si heureuse le jour où elle s'était sentie libre, affranchie, le jour où elle avait dit à Maurice : « A toi, rien qu'à toi, maintenant et pour jamais », et lui aussi avait paru trouver délicieux cette liberté, et leur amour contrarié depuis deux ans par toutes les bienséances qu'il fallait garder, avait avec ivresse couru l'école buissonnière, assez libre pour ne rien craindre, tenant assez à se cacher cependant pour rester dans un exquis mystère; car ils se marieraient, cela avait été entendu tout de suite, et Maurice parfaitement sincère attendait de l'avenir, réserve qui lui apparaissait inépuisable en conjonctures, la circonstance qui rendrait ce mariage possible, et puis, rien ne pressait, ils étaient si bien ainsi !

Le séjour annuel chez ses grands parents lui apparaissait comme une obligation absolue, mais au moment de la séparation, il avait eu l'idée de ce rapprochement... Le Val des Prés était à louer, la situation tout à fait solitaire et en dehors de tout voisinage le rendait, vu les circonstances, l'habitation idéale... Lui viendrait, avec son petit yacht à voile, presque journellement... ils auraient dans la tranquillité de ce parc, défendu contre tous les regards, en face de ce beau fleuve, des heures de joie parfaite; la location avait été faite par un intermédiaire discret, le loyer payé d'avance, des domestiques installés, et un soir tard la jeune femme était arrivée avec sa femme de chambre; personne n'avait fait attention à cette venue; pour les fermiers du petit château, la locataire, qui n'allait pas à la messe, devait être Anglaise, ce qui expliquait à leurs yeux n'importe quelle excentricité; du reste tous ces gens tassés dans leur égoïsme avide ne se souciaient que d'une chose, gagner l'argent.

Chaque jour presque, soit de grand matin, soit vers le soir, Marie apercevait la voile blanche qui lui amenait son ami; parfois ils demeuraient paresseusement enfermés dans le grand salon frais du rez-de-chaussée qu'elle remplissait de fleurs coupées, qui lui servaient de modèle pour celles que d'une main délicate et habile elle façonnait elle-même, dans une attitude de grâce attentive qui lui seyait si bien; une foule de choses charmantes apportées par elle étaient rangées avec l'ordre élégant qu'elle aimait; à d'autres heures elle prenait place dans le petit yacht, et le vent favorable les aidant, ils couraient sur l'eau, les yeux dans les yeux, éprouvant une ivresse délicieuse. Deux mois s'étaient écoulés ainsi sans un heurt, sans une inquiétude, et maintenant, tout d'un coup, une grande peur la prenait de voir paraître un jour sœur Monique, un pressentiment douloureux d'un événement qui devait arriver et troublerait son bonheur.

\* \* \*

La bonne sœur Monique n'avait pas eu beaucoup d'aventures dans sa vie; aussi celle de la disparition du père Bach et l'intervention des châtelains du Val des Prés avait-elle pris dans son esprit des proportions importantes. Elle en était arrivée à croire que grâce à eux, sœur Callista et elle, avaient été délivrées d'un péril certain; en conséquence elle avait commencé par les actions de grâces voulues, puis elle attendit avec impatience la permission de repasser le fleuve et d'offrir en personne ses remerciements à ses sauveurs; on la lui fit un peu attendre, vu qu'il y avait de la besogne plus immédiate; mais, en faisant ses tournées de quêtes, elle ne pouvait s'empêcher de raconter ce qui lui était arrivé et de s'informer partout si quelqu'un connaissait les châtelains du Val des Prés. Ils étaient absolument ignorés de tout le voisinage établi; c'étaient sans doute des Parisiens venus pour une saison, et n'ayant aucun intérêt à rendre des visites. Mais la bonne sœur Monique avait communiqué à la supérieure son intime conviction de leur générosité et de la nécessité de n'en pas perdre les fruits; une course supplémentaire à La B... fut donc décidée, et le bac

ramena les deux petites sœurs, avec des coiffes bien blanches et l'air heureux; cette visite était une vraie fête pour elles. Elles franchirent résolument la grille et se présentèrent à la porte du vestibule avec l'assurance tranquille dont elles étaient coutumières; sœur Monique demanda si Madame Labaume pouvait les recevoir, — on allait s'informer, — et, en attendant, elles furent introduites dans le salon; elles traversèrent d'abord une petite pièce pleine de livres, mais elles ne levèrent les yeux que lorsqu'on les eut laissées seules. Elles avaient l'habitude des belles installations campagnardes et l'impression de sœur Monique fut tout de suite excellente; tout était si bien rangé, et puis ces magnifiques fleurs artificielles sur la table-établi, oh! il en faudrait de pareilles à la sœur sacristine! Epaule à épaule, debout, au milieu de la pièce dans une quiétude habituelle, elles examinaient tout d'un œil tranquille; cinq minutes passèrent, puis enfin, dans l'embrasure de la porte ouverte, la châtelaine parut; elle portait un costume de piqué blanc très simple, elle avait son chapeau sur la tête et une

voile sur le visage. Les deux sœurs ne savaient plus bien si elles la reconnaissaient et étaient un peu interdites, mais au premier son de la voix musicale la gêne cessa.

« Mes sœurs, vous êtes trop bonnes, asseyez-vous, je vous en prie »; et elle leur avançait des fauteuils; elles s'entêtèrent l'une et l'autre à prendre une chaise à dos droit; elle leur faisait face au milieu des petits coussins de son canapé étroit.

La sœur Monique débita son remerciement en très bons termes un peu prolixes, se tournant de temps en temps vers sa compagne pour faire soutenir ses affirmations :

« N'est-ce pas, ma sœur ? »

Et la petite sœur au teint pâle inclinait la tête.

« Et votre pauvre vieux, qu'était-il devenu ? demanda gentiment Madame Labaume.

— Ah ! on nous l'a ramené le lendemain... c'est un malheur... c'est un faible... mais le bon Dieu pardonne. »

Elle dit cela d'un ton sûr, comme quelqu'un qui sait.

« Assurément. Vous devez être parfois fatiguées ! ainsi aujourd'hui le soleil est tellement chaud... est-ce que je ne puis pas vous offrir quelque chose ? »

La sœur Monique tenait à être conciliante.

« J'accepterai bien un verre d'eau, Madame, et vous ma sœur ? »

Ma sœur protesta qu'il lui serait plutôt désagréable de boire.

« Et Monsieur votre mari, reprit sœur Monique, pendant que la jeune femme sonnait, est-ce que nous ne le verrons pas ?

— Il est sorti... Il est absent pour quelques jours.

— Ah ! je le regrette, il a l'air d'un jeune homme bien sérieux et bien aimable; vous n'êtes pas mariée depuis longtemps, je gage ?

— Non, pas depuis bien longtemps.

— Vous n'avez point d'enfant ?

— Non.

— Oh ! il faut espérer, le bon Dieu vous enverra un petit Jésus. Est-ce que vous aimez le pays ?

— Beaucoup.

— Alors tant mieux, vous nous resterez; quand viendrez-vous voir notre maison ?

— Mais bientôt... au premier jour; et en attendant, ma sœur, chaque fois que vous vous trouverez de ce côté, je serai trop contente de remplir votre sac.

— Soyez tranquille, Madame, je n'oublierai pas »; elle souriait d'un bon sourire, elle ne s'était pas trompée, et puis naïvement elle continuait ses petites interrogations.

« Où habitaient-ils habituellement; connaissaient-ils leurs voisins ? » Les réponses un peu brèves et indécises venaient, sans provoquer le moindre embarras dans l'esprit de la bonne sœur; l'autre religieuse, attentive, l'écoutait les yeux baissés, et les leva une ou deux fois curieusement sur leur interlocutrice; son



Élevé par ses grands parents... (p. 12.)





*Il la vit debout à la place où il l'avait laissée... (p. 12.)*

oreille plus affinée avait perçu une intonation singulière ou embarrassée; puis, tout à coup, Madame Labaume se mit à parler avec volubilité, faisant les honneurs du Val, exigeant que les chères sœurs vinssent voir son potager et surveiller la large récolte de légumes qu'elle leur préparait.

La petite sœur Callista se hasarda à dire :

« Mais, Madame, nous abusons. » Ce n'était pas du tout l'avis de sœur Monique qui la regarda avec un peu de sévérité. Au bout d'une grande heure passée évidemment à son entière satisfaction, sœur Monique dit d'un air grave :

« Alors, Madame, vous êtes toute seule en ce moment ? »

— Oui, ma sœur, toute seule.

— Et vous ne vous ennuyez pas ?

— Oh ! du tout, du tout, ma santé avait besoin de calme... Le docteur me l'avait recommandé...

— Vous avez donc été malade ?

— Fatiguée, bien fatiguée... ici je me repose... absolument.

— Eh bien, Madame, ma sœur supérieure vous présente ses respects, et nous vous remercions de grand cœur encore une fois. Nous reviendrons. »

Elle tint à les accompagner jusqu'au bac, devant lequel le père Bach se tenait, cette fois, en vigie fidèle; elles montèrent, puis le vieux se pencha sur les rames, et le courant les portant, le bateau plat dériva vers le large, et là sur cette eau paisible, ce pauvre vieux et ces deux humbles femmes formaient un tableau d'une harmonie parfaite. Cette barque frêle et ce grand fleuve semblaient s'unir d'une façon mystérieuse à ces êtres, et à la grandeur dont ils étaient le symbole.

Le manoir de la Musardièrre où habitaient M. et Madame d'Anchin, grands parents de Maurice, tenait plus de la grande ferme que du château. Ils vivaient là, paisibles et honorés depuis cinquante-cinq ans; tous deux encore droits et vaillants,

jouant au croquet avec leurs arrière-petits-enfants, et évitant d'entrer dans le même jeu, afin de ne pas se disputer; telle encore était la vivacité de leurs sentiments; affectueusement tyranniques et exigeants pour tout ce qui les entourait, et fort résolus à se maintenir à leur poste aussi longtemps qu'ils le pourraient. Madame d'Anchin se montrait, avec économie, mais suite, une bienfaitrice de toutes les bonnes œuvres, et de toute façon on comptait beaucoup sur elle. Sœur Monique était en train de lui faire une visite; elle avait son idée, cette bonne sœur : absolument conquise par une jeune femme qui donnait le café par livre, des légumes avec une générosité inusitée, elle était résolue de la tirer d'une solitude que son habitude d'esprit lui faisait considérer comme fort mauvaise; la mélancolie était le péché dont sœur Monique avait le plus peur.

Madame d'Anchin et son vieux mari, tout comme elle, étaient extrêmement curieux et adoraient les nouvelles.

Assise entre eux (sœur Callista avait été emmenée au poulailler par les enfants), sœur Monique racontait avec grands détails sa visite au Val des Prés :

« Une jeune dame tout à fait bien; elle paraît tant aimer son mari, et lui si gentil, si aimable... cela fait de la peine de la voir toute seule, mais on sent qu'elle est discrète; ah ! c'est bien malheureux qu'elle ne soit pas de ce côté de l'eau. »

— En effet, » opina M. d'Anchin, hochant sa jolie tête de vieillard, à favoris courts.

Tout ce qui passait sur la rive droite n'existait pas pour lui; quand on ne peut franchir le fleuve que sur un bac, cela ralentit forcément beaucoup les communications. Mais Madame d'Anchin était plus entreprenante; il lui prenait l'envie de voir de près cette Madame Labaume dont sœur Monique parlait avec tant d'éloquence; aussi elle défilait le chapelet de ses questions précises.

« Où habite-t-elle ordinairement ? Ont-ils loué à bail ? A-t-elle des enfants ? Savez-vous son nom de fille ? Son mari que fait-il ? »

La sœur répondait ce qu'elle savait et avouait son ignorance du reste.

« Je n'avais pas qualité pour en demander plus long. »

— C'est vrai », acquiesça Madame d'Anchin, puis elle changea l'entretien, par un petit sentiment de cachotterie qui la portait à ne laisser jamais deviner ses projets : elle tenait beaucoup à se dire qu'elle n'était influencée par personne.

Mais les idées trottaient dans sa vieille tête, elle irait voir cette petite femme abandonnée, ce serait une bonne œuvre. Une fois l'an au moins la petite voiture basse que M. d'Anchin conduisait lui-même passait sur le bac, et le vieux ménage s'en allait faire deux ou trois visites de ce côté-là; Madame d'Anchin décida dans



son esprit qu'à cette occasion elle pousserait jusqu'au Val des Prés.

Elle mena toute seule son enquête préalable, et demanda à son petit-fils :

« Sais-tu par qui le Val des Prés est habité ? »

Il fut impossible à Maurice de ne pas rougir un peu, mais il eut la présence d'esprit de répondre :

« Je crois que ce sont des Parisiens.

— Il paraît que le Monsieur a un bateau.

— Ah !

— Oui, il a passé sœur Monique et sœur Callista un soir. »

Il ne savait rien, cela parut tout naturel à sa grand-mère. Maurice de son côté n'imagina chez sa grand-mère qu'une curiosité tout à fait superficielle ; il regretta que sœur Monique fût bavarde, mais n'attacha pas d'importance à une révélation qui ne désignait personne ; il se promit seulement de mettre en garde son amie contre une intimité trop grande avec cette sœur bavarde ; elle ne serait pas difficile à évincer, et cela fait, ils retrouveraient leur parfaite sécurité. Du reste sa grand-mère ne lui parla plus du Val des Prés, et il pensa que l'intérêt de ce petit incident s'était évaporé tout naturellement. Les jours coulaient, et à son gré ; il évitait de penser à un avenir ennuyeux, car à force de le maintenir dans une tutelle tardive, vigilante et protectrice, on l'avait désarmé pour l'action, et sa grand-mère, qui croyait le connaître, ne se le figurait pas capable de mener sa vie ; elle était résolue à le faire pour lui. En attendant, « La Plume » ouvrait ses voiles presque quotidiennement, et le jeune homme restait fort peu à La Musardièrre ; on ne le lui reprochait pas, car son goût pour le canotage avait l'approbation de tous. Sans se le dire, Maurice pensait qu'il était sage de jouir des jours heureux, en prévision de contradictions possibles. Il sentait chez son amie une sorte d'inquiétude, elle n'avait jamais retrouvé son insouciance heureuse ; l'idée de la visite de sœur Monique l'agitait continuellement ; le mensonge dans lequel son silence d'une minute l'avait engagée, l'oppressait étrangement, il lui prenait parfois une envie de fuir ; puis elle revoyait Maurice ; il lui

parlait de l'avenir, et elle n'avait pas le courage de lui déplaire.

Un après-midi, ils étaient au piano jouant à quatre mains ; la musique les avait d'abord rapprochés, et demeurait un plaisir partagé.

Ils étaient gais après une magnifique promenade en Seine ; la vie leur était douce et bonne.

Tout à coup, Marie sursauta vivement sur son tabouret, et dit en pâissant :

« J'entends une voiture. »

Dans leur étonnement ils s'étaient levés tous deux et Maurice s'approcha d'une fenêtre de côté dans laquelle on découvrait l'allée d'approche ; avec la rapidité de l'éclair, il revint vers la jeune femme, la saisit par le poignet et l'entraîna dans le fond de la pièce :

« Je n'y comprends rien, ce sont mes grands parents. »

Effarée, elle répéta :

« Tes grands parents !

— Oui, je vais rester là, et il ouvrit une porte donnant sur une pièce au nord qu'on n'habitait pas ; je demeure ici, j'entendrai tout... reçois-les, ne perds pas ton sang-froid... je ne m'imagina pas, il doit n'y avoir là qu'un pur hasard.

— Je ne pourrai jamais.

— Si, si, vite, il faut éviter les questions aux domestiques ; » et il la repoussa dans la grande pièce, où elle demeura un instant comme étourdie.

Pendant ce temps, de son allure régulière, le vieux cheval traînant la petite voiture basse approchait. L'équipage s'arrêta ; les deux vieux ne bougèrent pas, mais le domestique, en demi-livrée grise, sonna ; puis se retourna pour flatter le cheval et faire envoler les mouches.

M. d'Anchin en redingote, avec un pantalon clair, des gants trop larges, secouant les rênes doucement, caressant son cheval de bonnes paroles : « Là, là, mon Duc. »

Les petits yeux perçants de Madame d'Anchin plongeaient dans le vestibule ouvert guettant la venue du domestique. Il eut l'air étonné, on ne lui avait donné aucune consigne pour



Quand il fut parti, elle s'en alla toute seule sur la terrasse. (p. 16.)

une visite, aussi il se contenta de répondre : « Oui, je crois. »

Madame d'Anchin dit alors :

« Descendons. »

Un peu péniblement, M. d'Anchin obéit, puis se retourna et aida sa femme, elle était plus agile ; elle ramena autour d'elle son joli manteau noir, que le châle qu'elle portait en voiture avait un peu déplacé :

« Portez notre carte », dit-elle au domestique.

Il revint rapidement, les priant de les suivre. Madame d'Anchin souriait, et son mari de la main droite soulevait ses cheveux un peu longs et encore frisés, tandis que de la main gauche d'un

air courtois et galant il tenait son chapeau. Madame Labaume, tremblant intérieurement, s'avança en silence à leur rencontre ; ils avaient l'air si gracieux qu'elle fut assurée dès le premier regard de leur ignorance complète. Un peu confusément elle remercia de l'honneur de la visite.

Madame d'Anchin s'assit tout à fait bienveillante.

« Notre bonne sœur Monique m'a parlé de vous, Madame, et comme il paraît que personne ne vous a encore fait les honneurs de notre pays, j'ai eu l'idée de venir vous chercher en voisine.

— Vous êtes vraiment trop bonne, Madame. »

Madame d'Anchin avait mis ses lunettes.



« Vous avez tout à fait renouvelé le Val ; mais c'est une bien grande maison pour être toute seule... », puis découvrant tout à coup une casquette bleue échouée sur un fauteuil :

« Monsieur Labaume est revenu, je vois.

— Nous espérons le connaître, dit aimablement M. d'Anchin.

— Malheureusement, il est parti à pied il y a une heure, je ne pense pas qu'il rentre avant ce soir.

— Ah ! je le regrette, dit Madame d'Anchin, ce sera pour une autre fois ; » et elle mit sur le tapis tous les sujets qui pouvaient convenir à une première visite.

« Vous faites de la musique, c'est charmant, comme c'est mal d'avoir privé vos voisins. Si vous voulez venir dimanche jusqu'à La Musardière, nous serons au complet ; mes petites-filles sont excellentes musiciennes... vous pourrez venir dans votre bateau... mon petit-fils en possède un aussi... c'est une communauté de goûts. » Puis très simplement elle parla de ce petit-fils ; ils espéraient bientôt le voir s'établir, il avait toutes les qualités pour faire un parfait mari.

La pauvre Marie était au supplice, chacune des paroles de la vieille dame, chacun de ses regards semblaient lui enfoncer dans le cœur l'horrible sentiment de sa déchéance ; ah ! pourquoi était-elle venue, pourquoi s'était-elle exposée à une pareille humiliation ? Elle avait par instants le cœur si serré qu'elle craignait de s'évanouir. Elle avait fait apporter des gâteaux et du vin doux, et le vieux ménage goûtait avec recueillement ; Madame d'Anchin trempait longuement et lentement son biscuit dans son verre et toujours regardant attentivement autour d'elle. « Qu'est-ce qu'elle cherche ? » se demandait la jeune femme épouvantée à la possibilité d'un objet révélateur égaré là ; elle avait grand-peine à se défendre de tenir ses yeux fixés avec terreur sur cette malheureuse casquette, si banale qu'elle fût, pareille à cent autres, il lui semblait qu'elle devait être reconnue... Enfin, au bout d'une demi-heure qui lui parut interminable, ils firent mine de partir ; la voiture avait été seulement rangée à l'ombre ; Marie les engagea à sortir par la grande porte-fenêtre ; ils la suivirent de leur pas un peu fléchi.

« C'est vraiment joli ici, dit Madame d'Anchin, jetant les yeux à droite et à gauche, mais un peu isolé, un peu solitaire surtout pour une jeune femme qui est quelquefois seule.

« A peine prudent », ajouta Monsieur d'Anchin en portant à la hauteur de son visage sa main maigre aux doigts écartés et la secouant d'un geste de vieillard.

« Vous viendrez nous voir, n'est-ce pas, dit Madame d'Anchin.

— Je crois bien Madame... je suis vraiment confuse... » elle les aida l'un et l'autre à remonter en voiture ; ils s'installèrent lentement, la vieille dame reprenant ses châles, étendant la couverture sur leurs genoux et M. d'Anchin ramassait avec soin ses rênes, faisant des recommandations à son domestique tout de suite méticuleux et occupé. La jeune femme s'était reculée et, comme la voiture s'ébranlait, fit un dernier salut du buste, puis se soutenant à peine, rentra, s'affaissa sur un fauteuil et éclata en sanglots... Une lumière affreuse venait de se faire dans son esprit : la certitude de n'être jamais la femme de celui qu'elle aimait !

Avec mille tendresses, il s'efforça de la rassurer, de la consoler, de lui prouver la folie de ses craintes...

« C'était à peine un désagrément ; les prétextes ne manqueraient pas pour éviter de rendre la visite... que lui importait ! »

Elle se tut, parut rassurée.

Alors, lui, tournant la chose en plaisanterie :

« N'est-ce pas qu'ils sont gentils, mes vieux ?

— Ils sont exquis.

— Je vais filer pour être rentré avant eux, cela vaudra mieux.

— Oui, tu as raison.

— Et après-demain, je viendrai te raconter leurs réflexions, je parie qu'ils t'ont trouvée adorable. »

Elle le laissa dire.

Quand il fut parti, elle s'en alla toute seule dans l'allée de tilleuls formant terrasse derrière la maison ; là, dans un recueillement que rien ne troublait, elle eut une claire vision de sa vie ; elle sentit l'impossibilité absolue de jamais amener ces vieux parents à l'accepter telle qu'elle était, et celle plus grande encore d'opposer leur volonté irréductible à sa faiblesse ; elle excusait Maurice, elle comprenait... son rêve d'amour était terminé... elle pensa longtemps... l'image de sœur Monique et de sœur Callista se levait sans cesse devant ses yeux. Leur grande paix, leurs gestes mesurés... quelle influence sa rencontre avec elle avait eue sur sa vie ! Pour avoir aidé à passer deux pauvres filles lasses de leur journée de quête, ses projets de bonheur s'en allaient en fumée. Elle avait vu... ceux qu'autrement elle n'aurait jamais connus et dont, sans le comprendre, sans le savoir, elle aurait déchiré le cœur ; elle eut l'intuition profonde des liens qui unissaient Maurice à ces deux vieux êtres dont la vie finissait. Il ne pouvait, il ne devait à aucun prix en attrister le couchant. Et elle sentit aussi que, même si elle le souhaitait passionnément, son courage à lui défaillait... Il lui demanderait de l'aimer toujours comme ils s'aimaient maintenant. Tout se faisait de plus en plus paisible

autour d'elle ; elle contempla l'horizon, le grand fleuve, couleur de cendre maintenant, sur lequel glissait majestueux et beau un lourd bateau venant de loin, allant au port ! La plaine au delà, toute verte et touffue, s'étendait bien loin piquée de quelques clochers. Elle se dit que jamais elle n'oublierait... elle savoura l'idée de la paix du repos, du soir encore clair . . . . .

Un an après, la vieille Madame d'Anchin dit un jour à sœur Monique :

« Eh bien, ma sœur, qu'est-ce que vous avez fait de votre Madame Labaume ? elle s'est évanouie tout d'un coup l'année dernière ; est-ce qu'ils reviennent au Val, cette année ? »

Sœur Monique hésita, puis, de sa voix tranquille, répondit :

« Non, Madame, elle a eu de grands chagrins... elle est maintenant une de nous.

— Pas possible... son mari est donc mort ?

— Elle a divorcé.

— Mais c'est donc de vous avoir connue qui lui en a donné l'idée ?

— La Providence sait ce qu'elle fait, répondit sœur Monique.

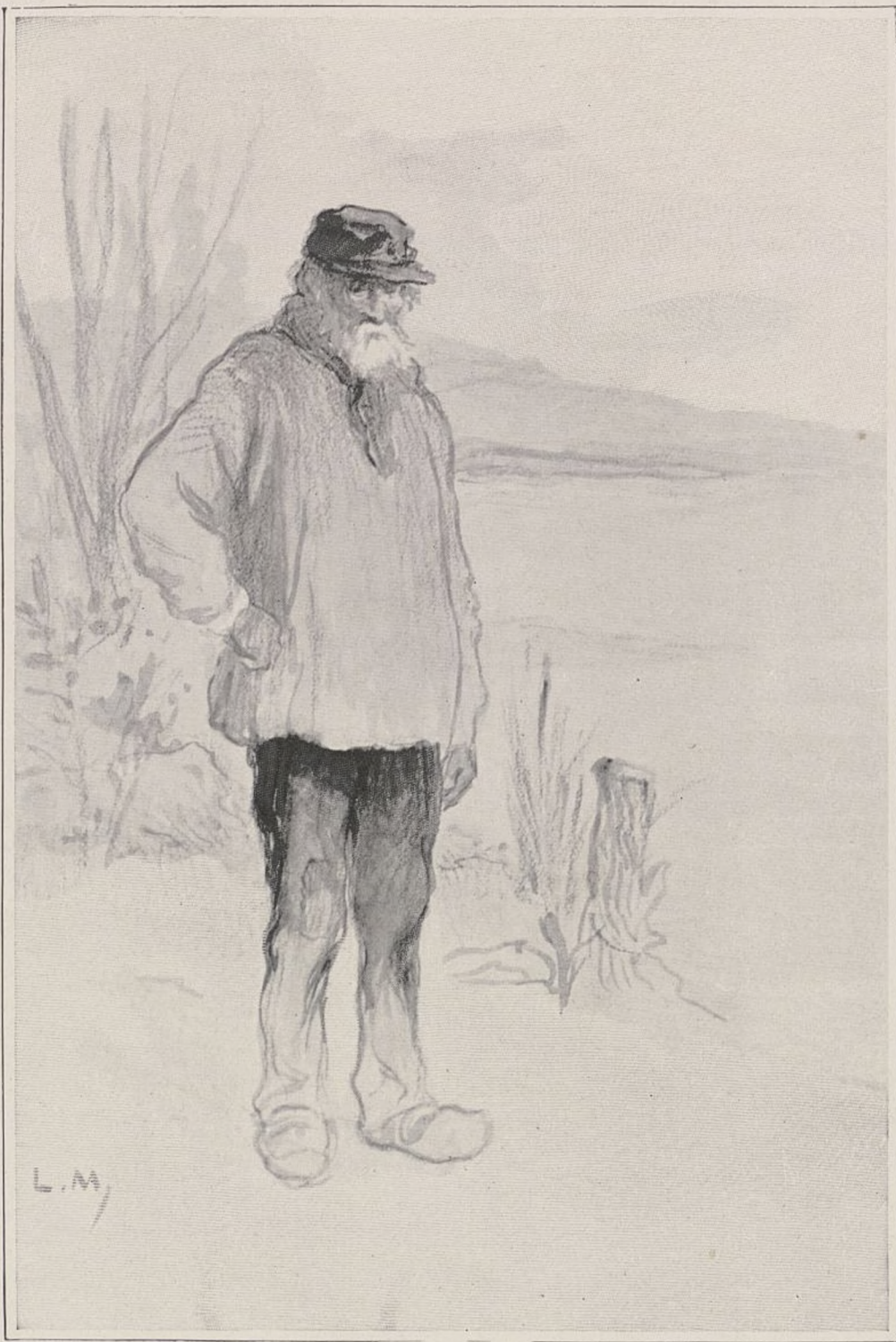
— Je marie mon petit-fils, ajouta Madame d'Anchin, d'un air heureux... tenez le voilà... » et elle fit lever sœur Monique

pour le lui montrer : il se tenait en face des fenêtres, riant avec une jeune fille qui était sa fiancée.

Soudain sœur Monique le reconnut... comprit... remercia Dieu.

BRADA.

(Illustrations de Lucien Métivet.)



LE PÈRE BACH



# Le Monde il y a Vingt Ans\*

**L** faut achever enfin cette mélancolique promenade à travers les salons fermés, où nous entr'ouvrons les volets demi-clos sous les pastels éteints et les toiles fendillées. Voici une maison bien étrange, où s'empresse une foule compacte, bizarrement mélangée, celle de Madame de Munckacsy, femme de l'éminent peintre hongrois, que la folie, avant la mort, est venue frapper en plein triomphe, pareille au *Mane, thecel, pharès* biblique, fermant la porte de ce fantasmagorique hôtel de l'avenue de Villiers, où défila Tout-Paris, — toute l'Europe ! — durant tant d'années. Très intelligente, très mondaine, c'est-à-dire aimant le monde par-dessus tout, habile derrière sa rudesse apparente, Madame de Munckacsy s'était plu à y attirer, par des séries de fêtes dont chaque œuvre de son mari devenait l'objet, une foule de gens distingués, choisis dans les milieux les plus divers. Art, science, talent, diplomatie, finance, monde officiel et faubourg Saint-Germain, c'est surtout en cette maison que Paris connut le cosmopolitisme en son acception la plus complète, la plus outrée. On s'écrasait dans l'escalier, qui était étroit, on s'écrasait au buffet, vers lequel il fallait redescendre, on s'écrasait dans les salons où il fallait demeurer debout. Mais on s'empressait quand même, on s'empressait d'autant mieux ! Et chaque fête était une nouvelle satisfaction pour la maîtresse de maison, que son mari gourmandait chaque fois, préférant d'autres succès à ceux qu'on lui préparait ainsi. C'était seulement lorsqu'il recevait les délégations de ses compatriotes, qu'il sortait de son mutisme, se plaisant alors à trouver un logis en fête. Aussi, quelquefois, les vendredis matin, alors que, du *five o'clock* de Madame de Munckacsy, on passait à l'atelier du maître, dont le bonheur était d'étaler la toile inachevée, cherchant dans les yeux de ses visiteurs l'appréciation juste et s'en servant de criterium pour compléter ou corriger l'œuvre encore indécise.

Combien de grands artistes ont prêté leur concours aux brillantes soirées de Madame de Munckacsy ! Faure, Madame Conneau, Coquelin, Widor. Listz, venu à Paris pour faire faire son portrait, — le dernier portrait, celui de la Postérité ! — par son éminent compatriote, y donna son chant du cygne en un inoubliable triomphe. Toutes les ambassadrices assistaient à cette soirée, ainsi que la comtesse de Pourtalès, le marquis et la marquise de Villeneuve, Madame Beulé, la vicomtesse de Janzé, la marquise de Chaponay, Madame de Soubeyran, le général et Madame de Biré, le comte d'Haussonville, le comte et la comtesse Hoyos — tout le monde... et l'autre, etc., etc...

Plus cosmopolite encore, par ses atténuances niçoises, fut le salon de lady Caithness, duchesse de Pomar, qui vint s'établir à Paris vers 1880. Néanmoins, son installation rue de l'Université, dans le bel hôtel Pozzo, déjà célèbre par les fêtes qu'y donnaient les élégants propriétaires, devait peu à peu amener chez elle le faubourg Saint-Germain. De belles fêtes y eurent lieu chaque printemps, qui furent noblement fréquentées. Le prince et la princesse de La Tour d'Auvergne, le comte et la comtesse de Pleumartin, le comte et la comtesse de la Roche-Aymon, la marquise de Louvencourt, le comte et la comtesse de Villeneuve, la princesse Youriewsky, la comtesse de Durfort, la vicomtesse de Janzé, la baronne Decazes-Stackelberg, le comte et la comtesse de Toulouse-Lautrec, la baronne Salomon de Rothschild, le comte et la comtesse Pozzo di Borgo, la comtesse de Faudoas, Mesdames de Barandiaran, la comtesse de Las Cazes, la baronne de Précourt, Madame Beulé, lady Grey, le comte de Béthune, le vicomte de Grente, le mar-

quis de Fromessant, le marquis de la Rochethulon, le comte de Castellane, le comte de Brettes, le comte de Laferrière, le baron de Saint-Amand, le comte Gurowsky, M. de Cardenas, ambassadeur d'Espagne, et tout le personnel de cette ambassade. Léon Renault, Raoul Duval, Madame Adam y parurent.

La duchesse de Pomar, née Mariatégui, était de bonne race et son second mariage avec le comte Caithness, pair d'Angleterre, lui avait donné entrée dans la grande aristocratie européenne. On lui reprocha de ne pas s'en être tenue à ce titre superbe et d'avoir acheté au Pape un duché pour en parer son fils, lui-même comte de Pomar. Et les plaisanteries allèrent leur train : — « Duchesse d'un grand cru qui n'était pas cru » et autres sottises du même acabit. N'empêche que la duchesse de Pomar, qui, lorsqu'elle vint à Paris, était encore fort belle et en même temps souverainement bonne, restera un type dans les légendes de cette société disparue. Profondément catholique, elle était en même temps spirite convaincue. Et cette croyance de l'au-delà, qui depuis lors a fait dans les hautes régions tant d'adeptes, marquait alors de ridicule ceux qui osaient affirmer leur foi dans la survivance de l'esprit et sa manifestation terrestre. Lady Caithness, dans l'aveu naïf et fier de ses communications avec la reine Marie Stuart, fit sourire les sceptiques.

Qu'il y eût une part un peu enfantine de crédulité dans le détail de ses visions, cela paraît certain. Ce qui n'empêche que lorsque l'on causait avec elle, on était frappé de la largeur de ses vues, de la limpidité de ses dogmes, de la beauté de son intelligence, en un mot et de la hauteur de ses sentiments.

Lorsque, en 1888, elle quitta l'hôtel Pozzo pour s'en faire construire un autre avenue de Wagram, en plein quartier neuf, son entourage dut forcément s'en ressentir. Elle eut plus de monde. Les notoriétés aristocratiques furent moins fidèles. D'ailleurs, les proportions étaient si vastes de ces salons surchargés d'or que leur caractère même imposait l'allée et venue constante d'une société composée d'éléments multiples. Il y eut de petits diners très choisis, des bals très nombreux pour la jeunesse, des conférences pour les gens graves : La maison neuve était plus fréquentée que l'ancienne, lorsque s'en ferma brusquement la porte par la mort si soudaine de la duchesse, tout d'un coup emportée en une crise d'asthme, mal que lui avaient laissé de précédentes bronchites.

Le salon de Madame Adam, par lequel j'ai voulu terminer cette revue rapide, parce qu'il est presque l'un des seuls encore subsistants, bien que le personnel en soit presque entièrement renouvelé, et aussi à cause de son caractère très spécial, tenait il y a vingt ans une place considérable à Paris. Foyer d'opposition sous l'Empire, il représentait alors le record de l'élégance en la République : République athénienne au sein de la République française. Des notabilités mondaines s'y montraient déjà, parmi tout ce que les lettres, la diplomatie et le monde officiel possédaient de personnages de quelque valeur. Des fêtes ravissantes groupaient tout ce monde dans les salons du boulevard Poissonnière où la belle maîtresse de maison s'était créé un cadre charmant de goût et de richesse. On y avait vu, autour de Gambetta, tout le groupe opportuniste ; Raoul Duval, M. de Freycinet, M. et Madame Poubelle, Floquet, Rochefort, Scholl, Déroulède, Bonnat, vinrent ensuite, avec Bourget, Maupassant et Loti, les trois jeunes écrivains qui étaient en ce moment la gloire de la littérature et renouvelaient le roman qu'ils jetaient, en trois manières différentes, dans une ère nouvelle. M. de Marcère, les Coquelin, M. de Bornier, Nazar-Aga, l'amiral Bourgeois, le prince de Polignac, le marquis de Villeneuve, Alfred Stevens, Leconte de Lisle, Savorgan di Brazza, le vicomte d'Abzac, Guillaume Dubufe, Ménard-Dorian, Henner, J.-P. Laurens, Detaille,

\* Voir le *Figaro Illustré* de Janvier et Mars 1900.



Challemel-Lacour, Henri Becque, Diémer, Jules Lemaitre, Augustin Thierry, Jules Barbier, Victorien Joncières, Ferdinand de Lesseps, Essard Pacha, Aristarchi Bey, Georges Ohnet, le comte Gurowsky, le général Billot, le général Pittié, le baron

Beyens, M. Delyannis, Henry Houssaye, Auguste Vitu, Herbertte, Andrieux, Madame Conneau, Madame Fuchs, la princesse Marie Troubetzkoï, etc., etc. Et l'on y entendait des artistes tels que Coquelin, Georges Berr, Mademoiselle Brandès, Sylvain, Made-



A. DAUDET M. DIÉMER C<sup>te</sup> HOYOS C<sup>te</sup> DE POURTALÈS M<sup>lle</sup> D'HERVEY M. SAINT-SAËNS C<sup>te</sup> DE POURTALÈS L'ABBÉ LISTZ M<sup>re</sup> CZASKI GOUNOD M<sup>lle</sup> MUNCKACSY  
MUNCKACSY ED. HERVÉ M. DE ELOWITZ C<sup>te</sup> DE LA FERRIÈRE ED. NOEL

CHEZ MADAME MUNCKACSY

moiselle Reichenberg, Madame Segond-Weber, Madame Durand-Ulbach, Mademoiselle Raunay, Dumaine, Mademoiselle Marsy, Le Bargy, Mayer, Baillet, Romain, Madame Legault, etc., etc., quelques-uns en pleine gloire, la plupart à leurs débuts, mais éclatants de jeunesse, de verve et d'espérances, déjà mûrs pour le succès.

Lorsque, plus tard, Madame Adam émigra vers les quartiers nouveaux et se fit construire son hôtel dans la rue qui porte son nom, sa maison devint plus brillante encore, marquée de plus d'aristocratie, ses tendances l'appelant à l'inverse de la république qui se démocratisait. On vit chez elle alors des femmes



telles que la baronne de Poilly, la vicomtesse de Janzé, la duchesse de Pomar, Madame Hochon, Madame Munckaesy, Madame Beulé, Madame Robert de Bonnières, la comtesse Vilain-XIII, la comtesse de Sesmaisons, Madeleine Lemaire,

la comtesse Houssaye, la vicomtesse de Croy et autres mondaines de marque. Si bien qu'aujourd'hui l'art, les lettres et l'élégance semblent avoir pris chez Madame Adam la priorité sur la triste politique, destructrice de toute harmonie.



M<sup>rs</sup> DE MONTFERRIER BARONNE LEVASSEUR DUCHESSE DE POMAR V<sup>te</sup> DE GRENT DUC DE POMAR M<sup>me</sup> DE CASTEX M. THOMAS  
DE PRÉCOURT DE BARBERIN  
CHEZ LA DUCHESSE DE POMAR. — *Un Bal costumé*

J'arrête ici mon étude dont les proportions sont forcément limitées. Il me reste pourtant à signaler un genre de salons à peu près disparus et qui fut extrêmement recherché il y a quelques années : je veux parler des salons des célibataires. Du côté féminin,

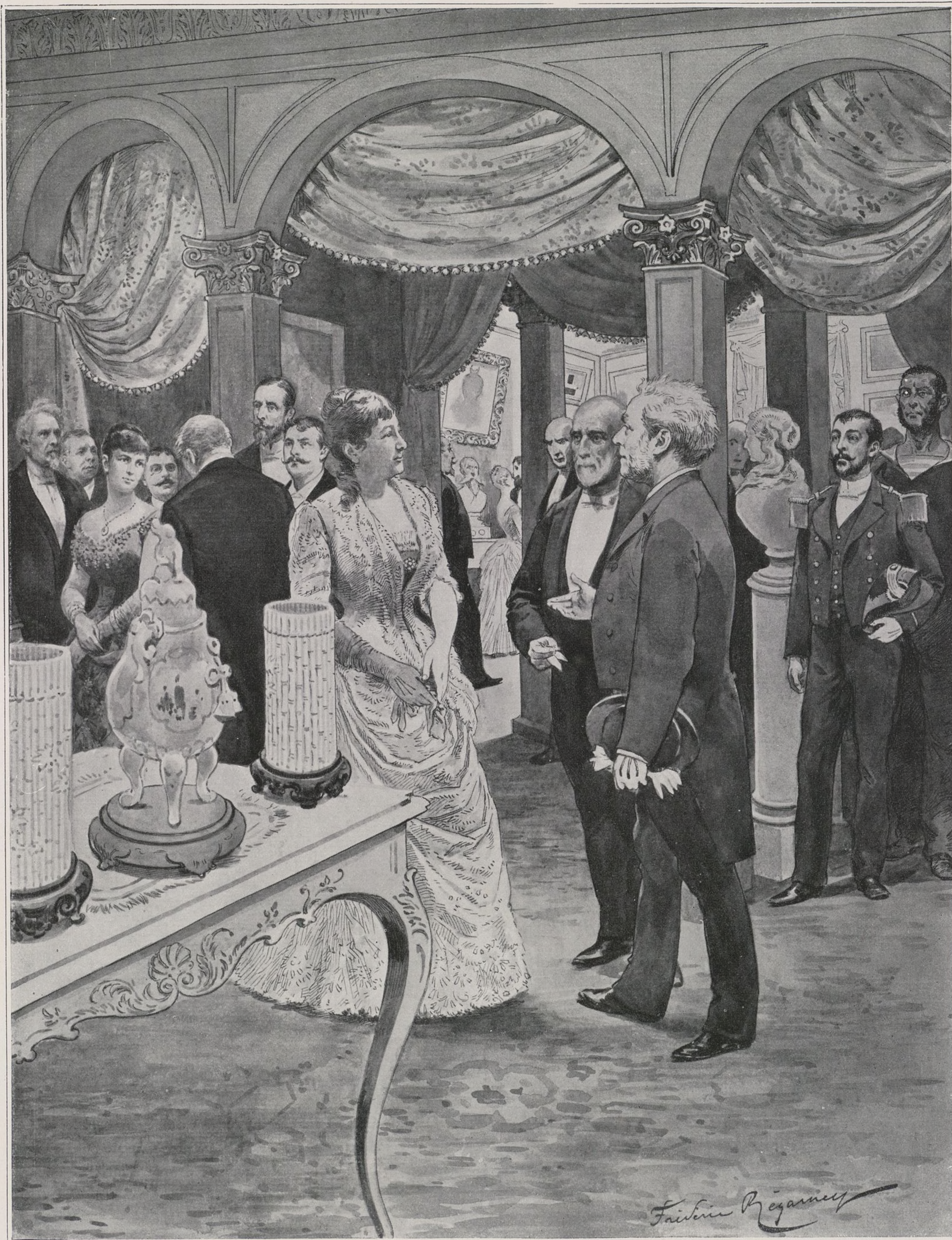
il y eut surtout Mademoiselle de Tournon qui eut le privilège des bals blancs. Le clan masculin tout au contraire se fit l'amphitryon des jeunes femmes pour lesquelles, veuf ou vieux garçon, un homme élégant ne craignait point alors de donner à dîner et à



danser. Les belles réceptions du comte de Kersaint et du marquis de Casariera, les jolis diners du vicomte de Kervéguen, furent des mieux fréquentés. Dans un autre milieu, les redoutes d'Arsène Houssaye. Même les réceptions du Mexicain Carmona parvinrent

à rassembler une clientèle. Il n'est guère plus aujourd'hui que le duc de Massa qui sache, en des fêtes délicieuses, faire entendre de la bonne musique, dont son hôtel est le temple.

Constatons d'ailleurs que, si les hommes élégants ne reçoivent



M. G. COQUELIN M<sup>me</sup> SEGOND D<sup>e</sup> SEGOND  
M. H. ROCHEFORT

MAUPASSANT  
M. DÉROULEDE

M<sup>me</sup> ADAM

M. DE FREYCINET FLOQUET

PIERRE LOTI MON FRÈRE YVES

CHEZ MADAME ADAM

plus, c'est que les gentilshommes, types aimables de la société française telle qu'on l'entendait autrefois, ont cessé d'être. Nous n'avons plus que des gentlemen. Le comte de Béthune, le vicomte de Gente, le marquis de Mornay, le duc d'Avaray, pour ne citer que les vieux, ont disparu. Ce ne sont pas les gymnastes, les cyclistes ni les joueurs de polo qui les remplace-

ront dans les galeries du souvenir. Tant pis pour les femmes qui les ont ainsi acceptés, si, dépouillées du culte d'autrefois, elles cessent de conserver en leur coffret parfumé la galante légende, apanage du bon vieux temps.

CLAUDE VENTO.

(Illustrations de Frédéric Régamey.)





Clichés Henri Manuel.

*Du bout de ses doigts effilés  
il lui lançait ses baisers...*



*De contemplations en contemplations...*



*De ballades en ballades...*

## PIERROT SAUVÉ

*Pour Madame Henri Lavedan*

**P**RÈS d'un bois de lauriers roses, au flanc du Vésuve, une chaumière, au toit fleuri d'iris et de mousses, se blottit dans la verdure.

Et les rayons de la Lune descendent pâles, pâles, du ciel à la terre, mettant dans une poussière de diamants cette chaumière où vient de naître Pierrot, pâle comme les pâles rayons.

Et elle écarquillait ses yeux, cette Lune curieuse, pour voir ce nouveau-né, qui, misérablement enlangé, vagissait là.

« Il sera mien, disait-elle, se penchant sur le berceau, ce doux Pierrot », et elle relevait en riant les coins de sa bouche moqueuse, amusée de déchiffrer en ce commencement de frimousse, de la ruse, de l'intelligence et même de la bonté, car Pierrot n'est pas méchant.

Dès le berceau, le mélancolique marmot subit son influence, fut la proie de la narquoise déité.

Il grandit ahuri et pitoyable, passant ses nuits à contempler sa froide mie, et de ce froid qu'elle lui versait, Pierrot resta gelé pour la vie sous sa souquenille blafarde aux manches éployées.

Comme il rêvait sans cesse, l'adorateur de la Lune ne travailla pas ; on lui fit une réputation de paresseux.

Comme les nuits passées à la belle étoile lui faisaient le ventre creux, on l'appela gourmand.

Et parce que, comme tous

ceux qui vivent d'un songe, il avait horreur de la lutte, on le nomma poltron.

Pierrot n'était ni paresseux, ni gourmand, ni poltron ; il avait la tête malade.

Et les taloches et les horions égarés pleuvaient sur sa face de Carême.

Il se consolait en levant au ciel ses magnifiques yeux, aimantés vers l'impassable objet de son éternelle rêverie.

Du bout de ses doigts effilés, à travers le grand azur, il lui lançait ses baisers, lui chantant, au son de sa mandoline, — car Pierrot était poète, — des ballades idéales.

De contemplations en contemplations, de ballades en ballades, notre homme s'en allait tout droit aux Petites Maisons ; heureusement pour sa pauvre cervelle, dans le bois joli entourant sa maisonnette, sous l'ombre des oliviers gris et des lauriers roses, voletait invisible une jeune Sylphide au très doux cœur.

De voir Pierrot hâve, maigre et tout perdu dans sa mélancolie, elle fut attendrie.

Elle s'en prit à la Lune.

« N'as-tu pas honte, lui disait-elle, de geler ainsi le corps de ce pauvre garçon et de piper son âme innocente à la pointe de tes rayons ? »

« Dieu l'a mis en ce monde pour travailler, certainement, souffrir probablement et jouir... peut-être de quelques joies ; laisse-lui vivre sa vie. Lune !



Cliché Henri Manuel.

*Lune ! Lune ! tu es une voleuse !...*



Lune ! tu es une voleuse ! »  
— Vraiment, Sylphide, ma mie, répondait de là-haut la ronde Commère, vous faites bien la renchérie, que ne le sauvez-vous vous-même, votre ami Pierrot ? pour moi il me plaît, et je le garde. »

Quand Héliia vit qu'elle perdait ses peines de ce côté, elle poussa Pierrot dans une série d'aventures, voulant le distraire et qu'il vécût enfin.

Il eut des batailles formidables avec son cousin Arlequin, un triste sire celui-là, méchant et malin sous son masque noir ; notre héros enfariné connut de trop près la lourdeur de sa batte et l'amertume de son ingratitude, car il avait toujours été pour lui bon compagnon, serviable et doux ; il se jura sur sa propre tête, à laquelle, en somme, il tenait beaucoup, de ne plus jamais, à l'avenir, lui prêter ni plume, ni feu, ni chandelle.

Un instant les suggestions d'Héliia le poussèrent jusqu'à une sorte d'infidélité envers sa souveraine. Il sollicita la main de Colombine, mais la donzelle, coquette et sans-cœur, n'aimait que l'or ; Pierrot ne possédait au monde que ses fins escarpins, sa blouse enneigée et sa guitare, c'était peu pour se mettre en ménage.

Il n'avait pu y songer que dans un des accès de naïveté phénoménale auxquels il était sujet.

Léandre, le père de Colombine, le gratifia d'une série de coups de pied administrés juste où il convenait, et cela de si belle façon, que notre homme faillit s'envoler jusqu'à sa chère Lune et, qu'en tout cas, il en vit les étoiles !

Pauvre Pierrot ! le monde ne lui disait rien qui vaille, décidément.

Pâlot et falot, il recommença à errer dans les près que blanchissaient les clartés émanées de sa bien-aimée.

La bise, aux nuits d'hiver, soufflait si méchante, qu'elle lui coupait la figure en quatre et lui donnait les frissons peureux d'un pauvre agneau tondu, car l'Italie, aux nuits toujours douces et parfumées, n'est qu'une légende sortie du pra-



Cliché Henri Manuel.

Quand Héliia vit qu'elle perdait ses peines de ce côté, elle poussa Pierrot dans une série d'aventures...

tique cerveau de ses habitants.

L'Autre, là-haut, ricanait toujours.

Héliia ne riait pas ! Elle finit par trouver Pierrot beau, d'une intéressante beauté, dans ses habits blafards où il remuait mélancoliquement, d'une grâce si élégante et si souple... Elle l'aimait.

Légère, elle volait à ses côtés, lorsque, de son pas silencieux et glissant, il s'enfonçait sous le bois dépouillé, s'amusant du jeu de son ombre sur la terre durcie, en deuil blanc de toutes les verdure, de toutes les fleurs, de tous les parfums.

Et Pierrot devenait si maigre, si maigre que ce n'était plus qu'un fantôme indécis.

« Oh ! Lune ! Lune ! tu me le paieras, disait Héliia, tendant son poing mignon au croissant mince qui montrait dans l'azur son profil de polichinelle.

— Héliia, ma belle, tes ailettes sont trop délicates pour te porter jusqu'à moi, et nous nous époumonons en criant ainsi à travers le firmament ; monte sur un de mes rayons et viens me parler de plus près si tu l'oses ! »

Aussitôt dit, aussitôt fait, la Sylphide intrépide saisit le rayon, s'y installa à califourchon, et s'élança dans les abîmes du ciel.

Les étoiles très loin faisaient des gorges chaudes.

Où donc allait ce petit être ailé, gracieux et joli ? et ce furent dans le monde des constellations des parlottes à n'en plus finir.

Brrr ! il faisait un froid de trente-six Sibéries !

Les dents d'Héliia claquaient comme de toutes petites perles secouées dans un écrin.

« Décidément, se disait-elle, il y a plus loin de la Terre à la Lune que ne le prétendent Messieurs les savants ; je voudrais bien les voir à ma place ! »

Elle arriva enfin.

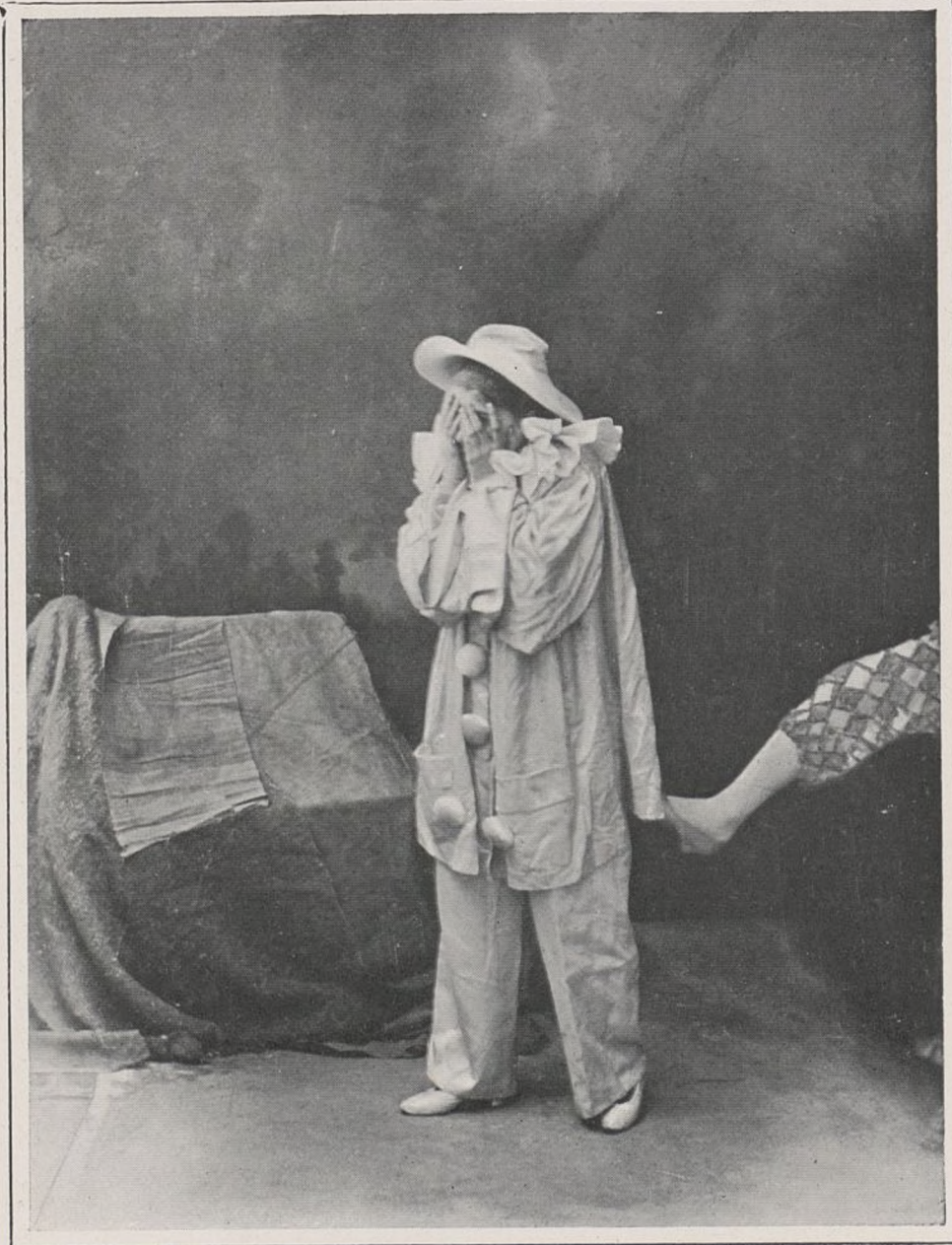
Phébé, en veine de politesse, invita la gracieuse créature à s'asseoir sur son plus beau bloc de glace.

Là-bas, sous ses pieds, Héliia voyait tourner et virer la Terre toute petite, et les yeux de son cœur lui montraient, grelottant



Clichés Henri Manuel.

Il sollicita la main de Colombine...



Léandre le gratifia d'une série de coups de pied administrés...





Cliché Henri Manuel.

Contre un rocher moussu il avait dressé un miroir...



Les mains dévotement jointes, Pierrot la contemplait...

et lamentable, Pierrot penché sur un étang gelé, tendant les bras, cherchant à y saisir le reflet de sa souveraine.

« Décidément il devient fou ! se dit-elle, il n'est que temps ! » et d'un petit air résolu :

« Lune, donne-le-moi.

— Jamais, répondit Phébé, et si tu désires aussi passionnément l'arracher à l'influence sous laquelle je le tiens depuis son berceau, n'en as-tu pas le pouvoir, et n'auras-tu pas le courage de te soumettre à la condition nécessaire pour le sauver ? »

Hélia devint soudain toute pâle.

— C'est vrai, que je renonce à mes ailes, à mon vol silencieux sous les ramures parfumées, à mes festins enivrants, aux calices de fleurs, que je consente à devenir une simple mortelle, sujette à tous les maux, à toutes les désillusions de la vie, que j'accepte enfin l'odieuse mort et celui que je demanderai me sera donné ! Mais que ce serait dur !

« Oh ! Lune ! Lune ! laisse-toi t'attendrir.

— Jamais ; je te l'ai dit, tu m'as fait avec tes plaintes et tes reproches une trop vilaine réputation chez les Divinités des prés et des bois, je ne pardonne pas ! »

Tristement Hélia remonta sur son rayon. Autour d'elle, les plaines sidérales semblaient se cristalliser, les flèches d'un vent aigu la traversaient, les étoiles elles-mêmes s'emmitouffaient de nuages.

De retour sur la Terre, la pauvre passa la nuit dans les affres d'un terrible combat, tantôt cédant à l'élan qui la jetait à l'héroïque sacrifice, tantôt reculant d'horreur au moment d'accepter notre vie terrestre.

La journée se traîna lente en ces cruelles agitations, mais, quand revint le soir, dans une clairière du bois, elle aperçut Pierrot, plus pâle, plus décharné que jamais... La mort semblait le suivre.

Contre un rocher moussu il avait dressé un grand miroir. —

La Lune maintenant se montrait dans son plein, splendide et triomphante.

Nimbée des insaisissables vapeurs d'or, d'azur et d'émeraude d'un magnifique halo, son sarcastique visage fulgurait en un éblouissement d'apothéose.

Doucement fou, les mains dévotement jointes, en extase, l'esclave la contemplait, et, goutte à goutte, de grosses larmes tombaient sur ses joues enfarinées, y traçant de livides sillons ; le corps lamentablement affaissé, il tremblait.

Le cœur d'Hélia ne fit qu'un bond.

« Pauvre chère âme », s'écria-t-elle ; et, résolue, les yeux vers le ciel, elle s'offrit à la vie mortelle.

Frémissante, elle attendait croyant voir tomber ses ailes... Mais, dans l'air amoureux qui l'enveloppait avec tendresse, elle planait, planait encore, planait toujours.

Et parce que, pour l'aimé, elle renonçait à ses joies, acceptait magnifiquement la souffrance et la mort, parce qu'elle avait été bonne enfin... les dieux lui firent grâce.

Pierrot paresseux, Pierrot gourmand, Pierrot poltron, avait beaucoup souffert, et souffert par amour... il fut pardonné.

Dans ses yeux où remuèrent des félicités, Hélia le vit s'amincir, se fluidifier ; tout doucement et tout joliment, ses longues manches ivoirines se firent ailes transparentes... Il plana, et sous le ciel compatissant et doux, Sylphe et Sylphide, immortels à jamais extasiés, prirent leur double vol de mystère et d'amour.

Furieuse, la Lune en eut la jaunisse, cela la reprend de temps en temps, et c'est ce que nous appelons : la Lune rousse.

A. DE GÉRIOLLES.

Illustrations par photographie directe de H. Manuel, posées par Mesdemoiselles Spindler, Becker et Gillet, artistes dramatiques.

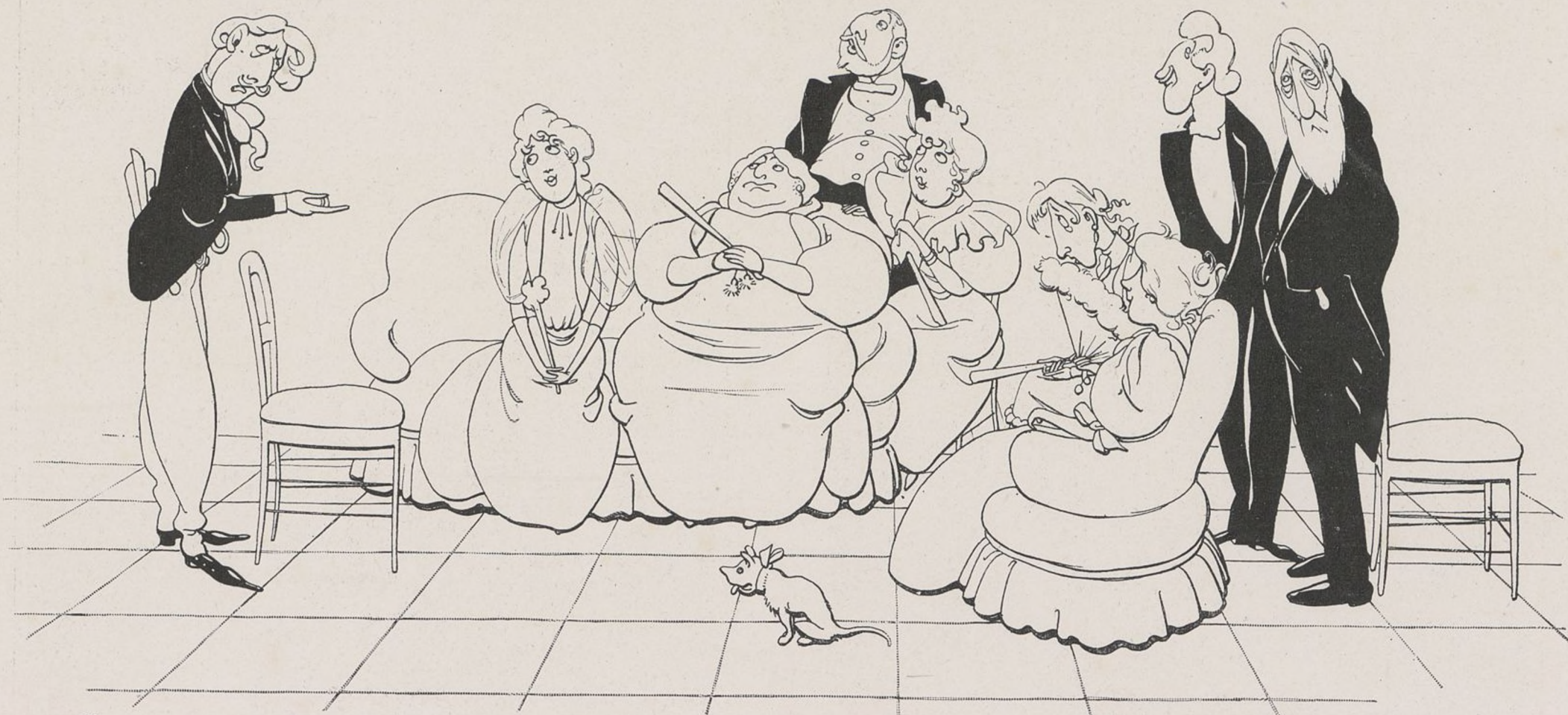


Cliché Henri Manuel.

Pierrot avait souffert... il fut pardonné.



## UN POÈME LARMOYANT



*La nature était triste... Et le ciel était triste... et la terre était triste...*



*...Et mon horizon noir... Et de mon cœur usé, montaient des larmes noires...*



*...Oh, mon Dieu! Que d'eau! Que d'eau!*